Marjorie McCullough
Morrow House

MOLIÈRE

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

comédie-ballet

Classiques Larousse

CLASSIQUES LAROUSS

plus de 250 volumes parus

Une collection dont le succès ne cesse de grandir.
Demander la liste détaillée et le catalogue spécial.

Moyen Age et XVI[e] s.

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES : Choix.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Les Romans courtois.
Théâtre au moyen âge, 2 vol.
VILLON : Poésies choisies.
MAROT : Poésies choisies.
Historiens du XVI[e] siècle.
Humanistes du XVI[e] siècle.
Conteurs français du XVI[e] siècle.
Tragédie au XVI[e] siècle.
Comédie au XVI[e] siècle.
RABELAIS : Gargantua-Pantagruel, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
DU BELLAY : Œuvres choisies.
La Satire Ménippée.
MONTAIGNE : Essais, 2 vol.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII[e] siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Epitres. Le Lutrin et l'Art poétique. 2 vol.
BOSSUET : Oraisons funèbres et Sermons. Discours sur l'Histoire universelle. 3 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède. Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius. L'Illusion comique. 10 vol.
DESCARTES : Discours de la Méthode. Méditations métaphysiques. Œuvres scientifiques. 3 vol.
Epistoliers du XVII[e] siècle.
FÉNELON : Lettre à l'Académie. Télémaque, 2 vol.
FURETIÈRE : Le Roman bourgeois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 vol.
M[me] DE LA FAYETTE : La Princesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choisies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALEBRANCHE : Pages choisies.
M[me] DE SÉVIGNÉ : Lettres.
MALHERBE, RACAN, MAYNARD : Œuvres choisies.
MOLIÈRE : Amphitryon. L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. George Dandin. Le Malade imaginaire. Le Médecin malgré l
Le Misanthrope. Monsieur de Po
ceaugnac; La Comtesse d'Escarb
gnas. Les Précieuses ridicules.
Tartuffe. Dom Juan. L'Ecole
Femmes. La Critique de l'Ecole
Femmes. Fourberies de Scapin. Scè
choisies. 16 vol.
PASCAL : Provinciales, Pensées, 2 vol
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque. Athalie. Bajaz
Bérénice. Britannicus. Esther. Ip
génie. Mithridate. Phèdre. Les Pl
deurs. 10 vol.
RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-AMANT
Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires.
SCARRON : Le Roman comique.
SPINOZA : l'Ethique.
URFÉ (Honoré D') : L'Astrée.

XVIII[e] siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Sévi
Mariage de Figaro, 3 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul
Virginie.
BUFFON : Pages choisies.
CHÉNIER (André) : Poésies.
CONDILLAC : Traité des sensations.
DIDEROT : Œuvres choisies, 2 vol.
L'Encyclopédie (Extraits).
Epistoliers du XVIII[e] siècle.
FLORIAN : Fables choisies.
FONTENELLE : Œuvres choisies.
LESAGE : Turcaret. Gil Blas. 3 vol.
MARIVAUX : Arlequin poli par l'Amo
L'Epreuve. Le Jeu de l'Amour
du Hasard. Les Fausses Confidenc
La Double Inconstance. La Vie
Marianne (*). 5 vol.
MONTESQUIEU : Lettres persanes; Con
dérations. L'Esprit des Lois, 2 vol.
ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.
REGNARD : Le Légataire universel.
Joueur. 2 vol.
RIVAROL : Discours.
ROUSSEAU (J.-J.) : Du contrat soci
Emile. La Nouvelle Héloïse. Dialogu
Rêveries. Correspondance. Les Conf
sions. Discours. Lettre sur les sp
tacles, 8 vol.
SEDAINE : Le Philosophe sans le savo
VAUVENARGUES : Choix.
VOLTAIRE : Œuvres philosophiqu
Œuvres critiques et poétiques. Siè
de Louis XIV. Charles XII. Lettr
Zaïre. Contes. 8 vol.

Suite : page 3 de couvertur

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

comédie-ballet

Il est interdit d'exporter le présent ouvrage au Canada, sous peine des sanctions prévues par la loi et par nos contrats.

Phot. Lipnitzki.

INTERPRÈTES MODERNES DU « BOURGEOIS GENTILHOMME » À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

M. Jourdain (Maurice Escande), M^me^ Jourdain (Andrée de Chauveron), Nicole (Béatrice Bretty). (Acte III, sc. III.)

CLASSIQUES LAROUSSE

Fondés par
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres

Dirigés par
LÉON LEJEALLE
Agrégé des Lettres

MOLIÈRE

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

comédie-ballet

avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

RENÉ D'HERMIES
Professeur au Lycée Faidherbe, à l'É. N. des Arts et Métiers,
chargé d'un Cours à la Faculté des Lettres de Lille

LIBRAIRIE LAROUSSE • PARIS VI
17, rue du Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE MOLIÈRE
(1622-1673)

15 janvier 1622. — Baptême à Paris, en l'église Saint-Eustache, de Jean-Baptiste Poquelin, fils aîné du marchand tapissier Jean Poquelin et de Marie Cressé.
Mai 1632. — Mort de Marie Cressé.
1637. — Jean Poquelin assure à son fils la survivance de sa charge de tapissier ordinaire de la maison du roi.
1636-1639 (?). — Jean-Baptiste fait ses études au collège de Clermont.
1641. — Il suit, avec Chapelle, Bernier et Cyrano de Bergerac, les leçons du philosophe épicurien, Gassendi.
1642. — Il fait ses études de droit et prend ses licences à Orléans.
1643. — S'étant lié avec une comédienne, Madeleine Béjart, il renonce à la profession de son père; il prend le nom de Molière et fonde l'Illustre Théâtre, qui donne des représentations à Rouen, puis à Paris.
1645. — L'Illustre Théâtre fait faillite; Molière est emprisonné pour dettes au Châtelet.
1645-1650. — Molière court la province du sud-ouest dans une troupe protégée par le duc d'Épernon.
1650. — Molière prend la direction de cette troupe, qui est désormais protégée par le prince de Conti, gouverneur du Languedoc.
1652. — Représentations à Lyon, à Pézenas.
1655. — Molière fait jouer à Lyon sa première comédie littéraire, *l'Etourdi*.
1656. — Première représentation, à Béziers, du *Dépit amoureux*.
1658. — Retour à Paris de Molière et de sa troupe, devenue « troupe de Monsieur ».
24 octobre 1658. — La troupe de Molière joue *Nicomède* de Corneille, et une farce devant le roi, qui lui octroie la salle du Petit-Bourbon.
18 novembre 1659. — Première représentation des *Précieuses ridicules*. Gros succès.
1660. — Molière reprend, à la mort de son frère, la survivance de la charge paternelle qu'il lui avait cédée en 1654. *Sganarelle*.
1661. — Molière émigre au Palais-Royal. *Dom Garcie de Navarre*, pièce tragi-comique; échec. *L'Ecole des maris*, succès. *Les Fâcheux*, représentés à Vaux, chez Fouquet.
20 février 1662. — Molière épouse Armande Béjart, sœur (ou fille) de Madeleine.
26 décembre 1662. — *L'Ecole des femmes*, première grande comédie de Molière.
1663. — Molière répond aux critiques que lui a values *l'Ecole des femmes* dans *la Critique de l'Ecole des femmes* et dans *l'Impromptu de Versailles*.
1664. — Naissance et mort du premier enfant de Molière, dont Louis XIV est le parrain. *Le Mariage forcé*, comédie-ballet.
7-13 mai 1664. — Fêtes de l'Ile enchantée à Versailles : *la Princesse d'Elide*, et trois actes de *Tartuffe*. Interdiction de jouer à Paris cette dernière pièce.
1665. — *Dom Juan*, arrêté à la quinzième représentation. Louis XIV donne à la troupe de Molière le titre de « Troupe du roi ». *L'Amour médecin*. Brouille de Molière et de Racine.
1666. — *Le Misanthrope* (4 juin). *Le Médecin malgré lui* (6 août).
Décembre 1666-février 1667. — Fêtes du Ballet des Muses, à Saint-Germain : *Mélicerte, la Pastorale comique, le Sicilien*.
1667. — *Tartuffe* est donné au Palais-Royal, sous le titre de *l'Imposteur*. Il est interdit le lendemain.
1668. — *Amphitryon. George Dandin. L'Avare*.
1669. — Reprise (5 février) de *Tartuffe*. Mort du père de Molière (25 février). A Chambord, *Monsieur de Pourceaugnac*.
1670. — *Les Amants magnifiques* (févr., Saint-Germain). *Le Bourgeois gentilhomme* (oct., Chambord).
1671. — *Psyché*, tragédie-ballet, avec Corneille, Quinault et Lulli. *Les Fourberies de Scapin, la Comtesse d'Escarbagnas*.
1672. — Mort de Madeleine Béjart (17 fév.). *Les Femmes savantes*.
10 février 1673. — *Le Malade imaginaire*.
17 février 1673. — Molière, pris en scène d'une convulsion, est transporté chez lui, rue Richelieu, et meurt presque aussitôt. Il est enterré de nuit le 21.
16 août 1680. — Fusion de la troupe de Molière et de celle de l'hôtel de Bourgogne, sous le titre de Troupe du roi (Comédie-Française actuelle).

Molière avait seize ans de moins que Corneille; un an de moins que La Fontaine; quatorze ans de plus que Boileau; dix-sept ans de plus que Racine.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

1670

NOTICE

Ce qui se passait en 1670. — EN POLITIQUE : *Louis XIV avait achevé, deux ans avant, la guerre de Dévolution par l'avantageux traité d'Aix-la-Chapelle (1668), et venait de conclure avec le roi d'Angleterre le traité secret de Douvres (1670). — 30 juin, Mort subite à Saint-Cloud de Madame Henriette d'Angleterre.*

EN LITTÉRATURE : Zayde, *roman de Mme de La Fayette. Port-Royal donne la première édition des* Pensées *de Pascal. La Rochefoucauld polit la troisième édition de ses* Maximes. *Bossuet prononce, le 21 août, l'*Oraison funèbre de Madame, *à Saint-Denis Bourdaloue prêche l'*Avent *devant la cour.* — Au théâtre : *En février, Molière fait représenter* les Amants magnifiques, *à Saint-Germain.* — *En novembre, Racine fait jouer* Bérénice, *et Corneille* Tite et Bérénice.

DANS LES SCIENCES ET LES ARTS : *Perrault achève la colonnade du Louvre. Mansard succède à Le Vau pour édifier le palais de Versailles. Le physicien français Mariotte découvre la loi des gaz.*

Représentations. — Le 14 octobre 1670, la « comédie-ballet » *le Bourgeois gentilhomme*, écrite en collaboration par Molière et Lulli « pour le divertissement du roi », fut représentée à Chambord devant la cour. Reprise le 16, le 20 et le 21 octobre à Chambord, le 8 novembre à Saint-Germain, la pièce fut donnée au théâtre du Palais-Royal à Paris le 23 novembre, devant les spectateurs de la ville.

Une comédie-ballet est une pièce dans laquelle se mêlent les dialogues, la musique et la danse. Lulli fut chargé de la partie musicale et joua avec beaucoup de verve le rôle du Mufti. Molière, qui savait chanter et danser avec agrément, et auquel le sujet de la pièce : « une cérémonie turque burlesque » avait été imposé, s'avisa « de coudre les intermèdes au sujet de la pièce et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie » comme il l'avait fait pour *les Fâcheux*, en 1661, comme il venait de le faire brillamment pour le « Divertissement royal accompagnant *les Amants magnifiques* » le 4 février 1670. Il devait renouveler le genre, le 17 février 1671, avec la « tragédie-ballet de Psyché ».

Le Bourgeois gentilhomme obtint le plus franc succès à la cour et à la ville. De 1680 à 1960 la pièce a eu à la Comédie-Française 943 représentations.

Analyse de la pièce. — (Les scènes principales sont indiquées entre parenthèses.) — ACTE PREMIER. — M. Jourdain, dont le père s'est enrichi en vendant du drap, a décidé de vivre en « homme de qualité ». L'acte s'ouvre sur la conversation des maîtres de musique et de danse qui discutent des mérites de leur art et jugent avec pitié le parvenu qui les paie. Entrée de M. Jourdain qui montre immédiatement son ignorance et sa fatuité. Entrée du ballet qui forme intermède pour passer au second acte (II).

ACTE II. — Ayant donné son avis sur la musique, M. Jourdain commande un concert et un ballet pour un dîner où il a prié des gens de qualité. Il prend une leçon de danse et de maintien. Arrivée du maître d'armes et discussion véhémente entre les trois professeurs. Le maître de philosophie qui survient est invité à arbitrer le conflit; mais il tourne les trois autres contre lui. Bataille et sortie des combattants. Le maître de philosophie rentre. M. Jourdain désire apprendre « tout ce qu'il pourra ». Mais il renonce à la logique, à la morale, à la physique et se décide pour l'orthographe. M. Jourdain reçoit son tailleur qui lui apporte un habit. Entrée de ballet par les garçons tailleurs qui habillent M. Jourdain en cadence (I, III, IV, V).

ACTE III. — M. Jourdain, qui veut montrer à sa femme et à la servante Nicole ses connaissances nouvelles, réussit seulement à se couvrir de ridicule. M^me^ Jourdain reproche à son mari de fréquenter les nobles, et de ne pas s'occuper du mariage de sa fille. Elle le blâme de recevoir Dorante; mais, malgré ses avis, M. Jourdain se laisse emprunter à nouveau de l'argent par Dorante qui s'est chargé d'offrir une bague à la marquise Dorimène que M. Jourdain courtise. Il se substitue à M. Jourdain pour offrir à Dorimène « un dîner et un régal ». Nicole prévient M^me^ Jourdain qu'il y a « anguille sous roche ». Scènes de dépit amoureux entre Cléonte et Lucile, la fille de M. Jourdain, entre Nicole et Covielle. Discussions et raccommodements. M^me^ Jourdain invite Cléonte à demander la main de Lucile à M. Jourdain, qui refuse parce que Cléonte n'est pas gentilhomme. Covielle propose à Cléonte un stratagème. Arrivée de Dorante et de Dorimène qui s'inquiète des dépenses faites en son honneur. M. Jourdain revient, révèle une fois de plus son ignorance de la civilité et des belles manières. Les convives vont se mettre à table pendant que les cuisiniers font le troisième intermède de danse (III, IV, X, XII, XVI).

ACTE IV. — Le festin tire à sa fin. M. Jourdain adresse à Dorimène de maladroits compliments quand M^me^ Jourdain survient, indignée, qui dit leur fait à M. Jourdain, à Dorante et à Dorimène qui veut sortir. Le ménage Jourdain continue à se disputer quand apparaît Covielle (déguisé en Turc). Il annonce à M. Jourdain que le fils du Grand Turc (Cléonte également déguisé en Turc) a vu Lucile, s'est épris d'elle et veut l'épouser. Covielle, en flattant les

prétentions nobiliaires de M. Jourdain, qui va être élevé par son futur gendre à la dignité de « mamamouchi », obtient une réponse favorable aux espérances de Cléonte. Dorante, qui a accepté de favoriser l'intrigue, est présent. Cérémonie burlesque d'anoblissement du bourgeois (I, II, III, IV et cérémonie turque).

ACTE V. — M^me^ Jourdain retrouve son mari affublé des insignes de sa nouvelle dignité, et le croit fou. Arrivée de Dorante avec Dorimène qui lui offre de l'épouser. Cléonte et Covielle, en costume turc, qui viennent pour le contrat, sont présentés à Dorimène et Dorante. M. Jourdain veut imposer le fils du Grand Turc comme époux à Lucile qui accepte, en reconnaissant Cléonte sous son déguisement. Même jeu de scène avec M^me^ Jourdain qui consent au mariage. En attendant le contrat, nouvel intermède de chants et de danses : Ballet des nations avec six entrées (I, III, V, VI).

Occasion de la pièce. — Au mois de novembre 1669, Louis XIV avait reçu en grande pompe, à Saint-Germain, un envoyé du sultan. Mais le personnage avait manifesté un indifférence si complète pour la magnificence de la réception qu'on garda rancune à ce dédaigneux et qu'on ne manqua pas l'occasion de se moquer de lui et de la civilisation étrange qu'il représentait. A vrai dire, depuis longtemps déjà, les turqueries étaient à la mode. Dès 1641, Scudéry et sa sœur avaient fait paraître un long roman à succès *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, qui révélait une Turquie de fantaisie En 1645, Rotrou avait, dans sa comédie *la Sœur*, fait parler le turc à l'un de ses personnages. Lulli, en 1660, avait offert à la cour un *Récit turquesque* de sa façon qui avait ravi Louis XIV. En 1672, Racine devait tirer d'une intrigue de cour à Constantinople, sa tragédie de *Bajazet*. Puisque les Turcs avaient du succès, on décida de prendre pour thème du « divertissement royal » une cérémonie turque, et M. le chevalier d'Arvieux, qui revenait d'un long séjour en Orient, fournit aux collaborateurs les éléments authentiques sur lesquels ils pouvaient travailler. Au cours des réunions dans la maison de Molière à Auteuil, on arrêta les grandes lignes de l'intrigue. Molière, qui avait déjà raillé les manies et les vices de son temps dans ses grandes comédies, utilisa ses notes, feuilleta ses modèles favoris, reprit dans ses inventions précédentes quelques tirades et quelques jeux de scène qui avaient été bien accueillis, accepta les conseils de Lulli, mit en œuvre les qualités physiques de ses comédiens; et il imagina l'aventure de M. Jourdain, le bourgeois riche qui « donne dans la noblesse ». En raillant la manie d'un parvenu il trouve moyen d'atteindre à la satire sociale, comme La Bruyère, comme les sermonnaires de son temps, comme Dancourt, Lesage, Beaumarchais plus tard devaient le faire après lui.

Comme dans la plupart des comédies de Molière, il s'agit d'un mariage dont l'arrangement est troublé par la manie d'un proche

parent de la jeune fille, ici, de M. Jourdain, père de Lucile. Le thème est donc analogue à celui de *Tartuffe* (1664), de *l'Amour medecin* (1665), de *l'Avare* (1668). Il sera repris dans *les Femmes savantes* (1672) et *le Malade imaginaire* (1673). Dans la farce de *George Dandin*, Molière avait déjà, en 1668, montré les déboires d'un prétendant à la noblesse. *Le Dépit amoureux* fournit, pour l'acte III, la scène aimable de la dispute et du raccommodement des amoureux. Aristophane, avec la comédie des *Nuées*, donne un premier état de la grande scène où M. Jourdain manifeste son ardeur d'apprendre. Mais c'est surtout l'actualité du sujet qui prouve l'originalité de Molière. La pièce constitue un document curieux de l'époque où tout financier enrichi achète une charge qui lui confère la noblesse, où tout bourgeois à l'aise achète un domaine de grand seigneur ruiné, dont il prend le nom. Des vérifications des titres avaient eu lieu plusieurs fois depuis 1660 et avaient abrogé maintes lettres de noblesse suspectes. La pièce de Molière est donc bien une comédie d'actualité et une satire contre un snobisme contemporain

Action. — Elle présente une action amusante et vraisemblable jusqu'au moment où elle se perd dans la farce burlesque. M. Jourdain est présenté comme un bourgeois ignorant et prétentieux. Son ignorance est prouvée par ses conversations avec les différents maîtres qu'il entretient à ses gages, et aussi par ses querelles avec sa femme et sa servante. Ses prétentions ridicules apparaîtront dès qu'il sera confronté avec des gens qui flattent sa manie, ou avec des gens de bon sens qui tenteront de lui ouvrir les yeux. Ses exagérations en arrivent à conférer le minimum de vraisemblance nécessaire à l'intervention des Turcs de fantaisie et à la cérémonie grotesque du dernier acte. « La grande règle de toutes les règles est de plaire », a dit Molière (*Critique de l'École des Femmes*, VII). Pressé par le temps, contraint par le sujet, Molière a su créer une action logique et des personnages plaisants.

Caractères. — M. Jourdain, vaniteux, est un fantoche; certes. Il ne s'y connaît ni en musique ni en philosophie; soit. Il est affolé de noblesse, et devient un père négligent et un mari insupportable; on ne saurait le nier. Mais s'il a l'adoration des titres, il a aussi la vanité de s'instruire : et cela n'est pas une sottise. Il prête inconsidérément de l'argent, mais il sait exactement combien il a prêté : cela n'est point d'un homme qui a perdu la tête. C'est son incurable naïveté qui provoque le rire, son inaptitude aux belles manières; il est le prototype de personnages bien moins désintéressés que lui : M. Poirier dans la pièce d'Augier (1854), Mauriceau dans *l'Étrangère* de Dumas (1875), le député Bourdier dans *le Roi* de Robert de Flers et Caillavet (1908). Si sa niaiserie faisait rire la cour et la ville en 1670, c'est que, dès cette époque, l'admiration

béate pour la noblesse avait bien diminué et les rires qui bafouent le snobisme nobiliaire annoncent déjà les sarcasmes de Figaro en 1784.

Dorante est un personnage assez équivoque; noble ruiné, intrigant, il emprunte à M. Jourdain une somme d'argent considérable qu'il a le ferme propos de ne pas rendre. Il pratique sans scrupule l'abus de confiance. C'est le prédécesseur de ces chevaliers d'industrie dont Saint-Simon, Dancourt, Lesage, Tallemant des Réaux citent d'assez nombreux exemplaires. La Bruyère, au chapitre des *Biens de Fortune*, et, avant lui, Boileau dans la *Satire V* ont exprimé leur mépris contre ces personnages. Et M. Abel Hermant dans *les Transatlantiques* nous montre l'envers du décor pour les milliardaires américains qui, de nos jours, donnent leurs filles à ces gentilshommes douteux.

Mme Jourdain représente le bon sens un peu rude et un peu étroit de la bourgeoise française qui pense à pourvoir sa fille d'un époux et qui défend énergiquement ses écus et sa maison contre l'intrusion intéressée des parasites. Elle est aidée dans sa tâche par Nicole qui, comme toutes les servantes de Molière, use de son franc-parler pour combattre les manies et les prétentions de son maître.

Covielle, dont le caractère et le nom sortent de la farce italienne, rappelle Scapin et La Flèche. Comme la plupart des valets de Molière, il est dévoué, ingénieux, peu scrupuleux sur les moyens quand il s'agit de jouer et de flouer un personnage ridicule.

Dorimène, une marquise authentique, ne semble pas très bien se rendre compte du jeu suspect de Dorante, et traverse l'action sans comprendre l'intrigue où elle tient un rôle.

Cléonte est un honnête homme, loyal et sympathique. Mais il est réduit à participer à un stratagème discutable à cause de l'entêtement du bourgeois.

Lucile n'a qu'un rôle épisodique. Elle n'intervient dans l'action que pour se disputer puis se raccommoder avec Cléonte, et enfin pour épouser le fils du Grand Turc.

Style. — Comme dans toutes les pièces écrites en prose, le vocabulaire et le style sont ceux de la conversation. Simplicité, familiarité, vivacité, voilà les trois caractères essentiels du langage de Molière. On y trouve toutes les particularités de la langue parlée du temps. A côté des termes précieux réservés à certains personnages, car ils font partie de leur caractère, il y a, chez d'autres, les négligences qui correspondent à leur culture insuffisante. Ce langage preste, vivant, direct, nécessite et provoque le geste qui le souligne, la mimique qui le précise. La critique moderne a découvert que Molière écrit spontanément en vers libres (Montaiglon : édition du *Sicilien*. Brunetière : *Etudes critiques*, 7e série. Rigal : *Molière* II. Souriau : *Versification de Molière*). Il serait

aisé d'en trouver ici de nombreux exemples. Il convient pourtant de ne pas exagérer la théorie. M. l'abbé Bremond a constaté que le rythme naturel du langage simple se fonde sur le vers de huit pieds. Molière a, probablement sans le vouloir, utilisé assez souvent ce rythme

Conclusion — Resumons-nous : Dans un ménage bourgeois sévit un ridicule. Molière s'en est moqué avec verve; la bouffonnerie et la caricature se mêlent dans son œuvre. Elles s'appuient à la fois sur des circonstances particulières — la visite de Muta Ferraca en 1669, la création de l'Académie royale de musique en 1669, le thème imposé du ballet turc, le snobisme contemporain de la noblesse, la moquerie traditionnelle de la philosophie sorbonique — et sur la longue expérience des travers humains que Molière avait acquise à la cour et à la ville Sur un sujet réduit, il a su broder les agréments nécessaires pour en faire « un miroir d'humanité » (D. Mornet).

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Gustave MICHAUT, *la Jeunesse de Molière* (Paris, Hachette, 1922). — *Les Débuts de Molière à Paris* (Paris, Hachette, 1923). — *Les Luttes de Molière* (Paris, Hachette, 1925).

Ramon FERNANDEZ, *la Vie de Molière* (Paris, Gallimard, 1930).

Daniel MORNET, *Molière, l'homme et l'œuvre* (Paris, Boivin, 1943).

René BRAY, *Molière, homme de théâtre* (Paris, Mercure de France, 1954).

Antoine ADAM, *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, tome III (Paris, Domat, 1952).

PERSONNAGES

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois[1].
MADAME JOURDAIN, sa femme[2].
LUCILE, fille de M. Jourdain[3]
NICOLE, servante[4]
CLÉONTE, amoureux de Lucile[5].
COVIELLE, valet de Cléonte.
DORANTE, comte, amant de Dorimène[6].
DORIMÈNE, marquise[7].
MAITRE DE MUSIQUE.
ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
MAITRE A DANSER
MAITRE D'ARMES[8]
MAITRE DE PHILOSOPHIE.
MAITRE TAILLEUR
GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENTS, DANSEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, ET AUTRES PERSONNAGES DES INTERMÈDES ET DU BALLET

La scène est à Paris.

---

1. Rôle tenu par Molière; **2.** Rôle tenu par Hubert; **3.** Rôle tenu par M^lle^ Molière; **4.** Rôle tenu par M^lle^ Beauval; **5.** Rôle tenu par La Grange; **6.** Rôle tenu par La Thorillière; **7** Rôle tenu par M^lle^ de Brie; **8.** Rôle tenu par de Brie.

Ces noms sont les seuls qui aient été conservés des acteurs de la première représentation.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME[1]

1670[2]

ACTE PREMIER

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments ; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose sur une table un air que le Bourgeois a commandé pour une sérénade.

SCÈNE PREMIÈRE. — MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

MAITRE DE MUSIQUE, *parlant à ses musiciens.* — Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là[3], en attendant qu'il vienne.

MAITRE A DANSER, *parlant aux danseurs.* — Et vous aussi, de ce côté.

MAITRE DE MUSIQUE, *à l'élève.* — Est-ce fait?

L'ÉLÈVE. — Oui.

MAITRE DE MUSIQUE. — Voyons... Voilà qui est bien.

MAITRE A DANSER. — Est-ce quelque chose de nouveau?

MAITRE DE MUSIQUE. — Oui, c'est un air pour une sérénade que[4] je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme[5] fût éveillé[6].

1. *Noble* se dit plus particulièrement de celui qui est noble par Lettres et non de race *Gentilhomme :* noble de race; tout gentilhomme est noble, mais tout noble n'est pas gentilhomme. Le prince fait des nobles, mais le sang fait des gentilshommes (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Leurs Majestés sont arrivées à Chambord le 9 (octobre). « Elles eurent hier pour la première fois le divertissement d'un ballet de six entrées, accompagné de comédie, dont l'ouverture se fit par une merveilleuse symphonie, suivi d'un dialogue en musique des plus agréables. » (*Gazette* du 18 octobre 1670); **3.** Haase (*Syntaxe du XVII^e siècle*, § 154 B) : « Quand deux impératifs étaient coordonnés par : *et ou, mais*, le pronom précédait le second »; **4.** Haase (§ 156 D) : « L'ancienne langue séparait souvent des membres de phrases que la syntaxe moderne regarde comme inséparables (proposition relative, séparée de son antécédent) »; **5.** *Notre homme*, comme supra « il »; ton méprisant; **6.** Haase (§ 67 D). Concordance formelle entre la principale (je lui ai fait, au passé) et la dépendante.

MAITRE A DANSER. — Peut-on voir ce que c'est?

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous l'allez[1] entendre, avec le dialogue[2], quand il[3] viendra. Il ne tardera guère.

MAITRE A DANSER. — Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente[4] que ce monsieur Jourdain, avec les visions[5] de noblesse et de galanterie[6] qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAITRE A DANSER. — Non pas entièrement; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait[7] aux choses que nous lui donnons.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi[8] maintenant[9] nos arts ont plus besoin que de toute autre chose

MAITRE A DANSER. — Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire[10]. Les applaudissements me touchent[11]; et je tiens[12] que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez[13] fâcheux que de se produire[14] à des sots, que d'essuyer[15] sur des compositions la barbarie[16] d'un stupide[17]. Il y a plaisir[18], ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient[19] capables de sentir les délicatesses[20] d'un art; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage et, par de chatouillantes[21] approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable

1. Haase (§ 154 C). Quand un verbe a un mode personnel en précède un autre à l'infinitif sans préposition, l'ancienne langue considérait les deux verbes comme une seule expression et plaçait souvent le pronom devant le premier; **2.** Duo de voix ou d'instruments; **3.** Vous allez entendre l'air quand M. Jourdain viendra. Négligence du style parlé; **4.** Rente facile à gagner; **5.** Idée chimérique (*Dict. Richelet*, 1680); **6.** Qualité de ce qui est galant (civil, de bonne compagnie) [*Dict. Acad.*, 1694]; 7 Haase (§ 71 A) : « *Faire* tenant la place d'un autre verbe était d'un usage courant autrefois »; **8.** Haase (§§ 9 II, 9 B). S'emploie au XVII^e^ siècle d'une manière vague, sans rapports précis, indique un résultat ou une manière d'être; **9.** Pour le moment; **10.** Honneur, estime, réputation (*Dict., Acad.*, 1694); **11.** Émouvoir, séduire (*Dict. Richelet*, 1680); **12.** Estimer, croire (*Dict. Acad.*, 1694); **13.** Beaucoup, très (*Dict. Furetière*, 1690); **14.** Se faire connaître (*Dict. Acad.*, 1694); **15.** Souffrir (*Dict. Acad.*, 1694); **16.** Manque de politesse (*Dict Acad.*, 1694); **17.** Substantif, esprit lourd et pesant (*Dict. Acad.*, 1694); **18.** Haase (§ 28 E). Au XVII^e^ siècle on omet encore facilement (comme au XVI^e^ siècle) l'article dans beaucoup de tournures où le substantif est étroitement lié au verbe; **19.** Tournure latine... pour des personnes de nature à sentir...; **20.** Finesse d'un goût sensible aux nuances (*Dict. Acad.*, 1694); **21.** Chatouiller : « Donner un plaisir délicat et sensible » (*Dict. Richelet* 1680). Mot du langage noble.

qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues[1], de les voir caressées[2] d'un[3] applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs[4] exquises que des louanges éclairées

MAITRE DE MUSIQUE. — J'en[5] demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage[6] que les applaudissements que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent pas un homme à son aise : il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains[7]. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites[8], qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contresens; mais son argent redresse les jugements de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse[9]. Ses louanges sont monnayées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé[10] qui nous a introduits ici.

MAITRE A DANSER. — Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme[11] montre pour lui[12] de l'attachement.

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MAITRE A DANSER. — Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

MAITRE DE MUSIQUE. — Je le voudrais aussi, et c'est à quoi[13] nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire

1. Voir la même théorie soutenue dans *l'École des Femmes ;* **2.** Une caresse est une démonstration de bienveillance (*Dict. Furetière*, 1690); **3.** Haase (§ 113). L'ancien français et le XVII[e] siècle se servent régulièrement de : *de*, après un verbe passif pour exprimer la cause ou (§ 114) le moyen; **4.** *Douceur* : impression agréable au goût (*Dict Acad.*, 1694). *Exquises* : sens latin : recherchées; **5.** Haase (§ 98 111). *En, y*, s'emploient couramment au XVII[e] siècle pour représenter une idée tout entière; **6.** Haase (§ 98). Suivi de *que* comparatif, s'emploie jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle au sens de : plus; **7.** En payant; **8.** Somaize (*Dict. des Précieuses*) donne une locution voisine : « Avoir des lumières éloignées, c'est avoir des connaissances confuses »; **9.** Il a la « faculté de discerner » (*Dict. Furetière* 1690). grâce à son argent; **10.** Allusion à Dorante; **11.** Homme de bonne compagnie, de bon ton ou de bon goût (*Dict. Acad.*, 1694); **12.** Pour l'argent Langue de la conversation; **13.** Ellipse courante au XVII[e] siècle (Haase) de *ce* devant *à quoi*.

connaître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MAITRE A DANSER. — Le voilà qui vient.

Scène II. — MONSIEUR JOURDAIN[1], DEUX LAQUAIS, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, VIOLONS, MUSICIENS ET DANSEURS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé bien, messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie[2]?

MAITRE A DANSER. — Comment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh! là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons et de danse[3].

MAITRE A DANSER. — Ah! ah[4]!

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité[5], et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie[6] que j'ai pensé ne mettre jamais.

MAITRE DE MUSIQUE. — Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous prie tous deux de ne vous point en aller[7] qu'on[8] ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAITRE A DANSER. — Tout ce qu'il vous plaira.

1. L'édition de 1734 ajoute ici : en robe de chambre et bonnet de nuit; **2.** Dans les *Bourgeoises de qualité* (de Dancourt 1700, III, 8), le magister annonce un divertissement presque dans les mêmes termes : « Un essaiement de cette petite sottise que vous m'avez dit de faire ». M. Jourdain montre son manque de goût et son ignorance de la musique. *Drôlerie :* trait de gaillardise, de bouffonnerie (*Dict. Acad.*, 1694). Molière l'a déjà employé ainsi dans *le Médecin malgré lui* ; **3.** Ignorance et confusion des termes d'art; **4.** Le maître à danser a compris enfin ce que voulait M. Jourdain, **5.** Voilà la première des allusions perpétuelles à la noblesse que M. Jourdain répétera à satiété; **6.** La soierie était encore une industrie de grand luxe au XVII^e siècle; **7.** Haase (§ 156, II). Vaugelas conseille de placer la négation : *ne pas* devant l'infinitif, sans intercaler ce dernier entre *ne* et *pas*. L'usage moderne avait commencé à être utilisé. Quand un pronom personnel construit avec *ne pas* est préposé à l'infinitif, on place les mots dans l'ordre suivant : 1° ne; 2° pronom; 3° infinitif; 4° pas; — ou encore : 1° ne; 2° pronom, 3° pas; 4° infinitif. L'ordre actuel : 1° ne pas; 2° pronom; 3° infinitif est rare au XVII^e siècle. Molière emploie le deuxième procédé; **8.** La conjonction *que* tend à remplacer toutes les autres dès le XVI^e siècle. Cet usage subsiste actuellement dans les subordonnées coordonnées ou juxtaposées pour éviter la répétition du premier subordonnant.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête

MAITRE DE MUSIQUE. — Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je me suis fait faire cette indienne-ci[1].

MAITRE A DANSER. — Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAITRE DE MUSIQUE. — Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Laquais, holà! mes deux laquais[2].

PREMIER LAQUAIS. — Que voulez-vous, monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. *(Aux deux maîtres.)* Que dites-vous de mes livrées[3]?

MAITRE A DANSER. — Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN. — *(Il entr'ouvre sa robe et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.)* Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il est galant[4].

MONSIEUR JOURDAIN. — Laquais!

PREMIER LAQUAIS. — Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS. — Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN[5]. — Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

MAITRE A DANSER. — Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyons un peu votre affaire[6].

MAITRE DE MUSIQUE. — Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il[7] vient de composer pour la séré-

1. Étoffe exotique de prix; **2.** Jeu de scène qui montre la suffisance de M. Jourdain. Dancourt (*Bourgeoises de qualité*, I, 3) montre la greffière appelant ses gens dans les mêmes termes: « Holà! ho! laquais! petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue! »; **3.** Habits de couleur dont on habille les laquais (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Distingué, élégant. Se dit aussi des choses (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** (Otant sa robe de chambre, édition de 1734); **6.** Terme vague : chose (*Dict. Richelet*, 1680); **7.** (Montrant son élève, édition de 1734.)

nade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là[1].

MAITRE DE MUSIQUE. — Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier[2] vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire[3]. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Donnez-moi ma robe pour mieux entendre[4]... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

MUSICIEN *chantant*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis[5] ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu regaillardir[6] par-ci par-là.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN. — On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... Là... Comment est-ce qu'il dit?

MAITRE A DANSER. — Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a du mouton dedans.

MAITRE A DANSER. — Du mouton?

1. M. Jourdain, tout ignorant qu'il soit, veut en avoir pour son argent; **2.** Ce mot a deux sens. Le maître de musique l'entend au sens d' « élève ». M. Jourdain au sens d' « apprenti »; **3.** Haase (§ 72). L'emploi du verbe réfléchi pour remplacer le verbe passif apparaît au XVII^e^ siècle sous l'influence italienne; **4.** (A ses laquais, édition de 1734.) Il y a dans ces mots un jeu de scène amusant. — *Pour mieux entendre* (Haase, § 86 D) : La langue française du XVII^e^ siècle emploie couramment la construction de : *pour*, *sans*, précédant l'infinitif, même quand le sujet de la principale n'est pas en même temps sujet de l'infinitif; **5.** Rapprocher le sonnet d'Oronte dans *le Misanthrope* Boileau blâme (*Satire IX*) les métaphores langoureuses :

« Je laisse aux doucereux ce langage affecté
Où s'endort un esprit de mollesse hébété. » 265-266.

6. Redonner de la gaieté (*Dict. Acad.*, 1694).

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Ah! *(M. Jourdain chante.)*

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! Hélas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois[1]

N'est-il pas joli?

MAITRE DE MUSIQUE. — Le plus joli du monde.

MAITRE A DANSER. — Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est sans avoir appris la musique[2].

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAITRE A DANSER. — Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

MAITRE DE MUSIQUE. — Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre : car, outre le maître d'armes qui me montre[3], j'ai arrêté[4] encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

MAITRE DE MUSIQUE. — La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

MAITRE A DANSER. — La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MAITRE DE MUSIQUE. — Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique[5].

1. Paulin Paris (*Commentaires des « Historiettes » de Tallemant des Réaux*, tome III, p. 458) a retrouvé et publié les trois autres couplets de cette chanson. Le dernier vers du texte de Molière ne rime avec aucun vers précédent. M. Jourdain se préoccupe fort peu de chanter un texte correct; **2.** *Précieuses ridicules* (IX) : « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris »; **3.** Montrer signifie aussi enseigner (*Dict. Furetière.* 1690); **4.** Se dit aussi d'un domestique qu'on retient à son service (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Mesnard et Despois citent, d'après Castil Blaze, un passage de *la République* de Platon (livre IV) : « On ne saurait toucher aux règles de la musique sans ébranler en même temps les lois fondamentales de l'État... Il faut donc faire de la musique, à ce qu'il me semble, comme la citadelle de l'État. » Dans les lettres patentes par lesquelles Charles IX établissait en 1570 une Académie de musique, on trouve cette phrase : « (Là où) la musique est désordonnée, là volontiers les mœurs sont dépravées, et où elle est bien ordonnée, là sont les hommes bien morigénés. » On voit que Molière n'exagère rien, dans les caractères des deux professeurs.

MAITRE A DANSER. — Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

MAITRE DE MUSIQUE. — Sans la musique, un État ne peut subsister.

MAITRE A DANSER. — Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

MAITRE DE MUSIQUE. — Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour[1] n'apprendre pas la musique.

MAITRE A DANSER. — Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques et les manquements[2] des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment cela?

MAITRE DE MUSIQUE. — La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela est vrai.

MAITRE DE MUSIQUE. — Et, si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous avez raison.

MAITRE A DANSER. — Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas[4] dans une telle affaire »?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, on dit cela.

MAITRE A DANSER. — Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

1. *Pour* a souvent le sens de *parce que*, dans la langue du XVII[e] siècle; **2.** Faute d'omission que commet quelqu'un en manquant de faire ce qu'il doit (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Dans les lettres patentes établissant l'Académie de danse, en 1661, un des considérants s'exprime ainsi : « L'art de la danse a toujours été l'un des plus honnêtes et des plus nécessaires.. et par conséquent l'un des plus utiles à notre noblesse. »; **4.** *Mauvais pas* n'a pas exactement le même sens que *faux pas* dans le langage ordinaire. Mais le maître de danse veut dire ici des pas désordonnés; et c'est ainsi qu'il faut l'entendre dans cette phrase. Dans la réplique suivante l'expression est prise au sens de « faux pas, erreur, manquements ». Mais M. Jourdain ne s'en rend pas compte.

MAITRE A DANSER. — C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique[1].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je comprends cela, à cette heure.

MAITRE DE MUSIQUE. — Voulez-vous voir nos deux affaires?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui.

MAITRE DE MUSIQUE. — Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien.

MAITRE DE MUSIQUE[2]. — Allons, avancez[3]. Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi toujours des bergers[4]? On ne voit que cela partout.

MAITRE A DANSER. — Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que pour la vraisemblance on donne dans[5] la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

MONSIEUR JOURDAIN. — Passe, passe[6]. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS

MUSICIENNE

Un cœur, dans l'amoureux empire[7],
De mille soins[8] est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs

1. M. Moland rapporte que le danseur Vestris disait : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe : le roi de Prusse, Voltaire et moi »; **2.** (S'adressant aux musiciens, édition 1734); **3.** (A M. Jourdain, édition 1734); **4.** Allusion à *l'Astrée*, aux bergeries, aux pastorales encore à la mode Cf Boileau *Art poétique*, 97 et suivants :

« Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux,
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux. »

5. « On dit aussi qu'un homme donne dans les bâtiments, dans les tableaux pour dire qu'il fait dépense en bâtiments, en tableaux. » (*Dict. Acad.*, 1694.) *Donner dans* . avoir du penchant pour, se laisser aller à; **6.** Soit, passons outre; **7.** Quand il est soumis à l'amour; **8.** Soucis.

Dans une même envie
On ne peut être heureux sans amoureux désirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs

SECOND MUSICIEN

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi,
Mais, hélas! ô rigueur cruelle!
On ne voit point de bergère fidèle;
Et ce sexe inconstant trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN

Aimable ardeur;

MUSICIENNE

Franchise[1] heureuse!

SECOND MUSICIEN

Sexe trompeur!

PREMIER MUSICIEN

Que tu m'es précieuse!

MUSICIENNE

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle!

MUSICIENNE

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN

Hélas! où la rencontrer?

MUSICIENNE

Pour défendre notre gloire[2],
Je te veux offrir mon cœur.

PREMIER MUSICIEN

Mais bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

1. Reprise de l'idée exprimée au dernier vers du premier couplet. *Franchise* : liberté. Dans ce sens appartient au vocabulaire galant; 2. Estime, réputation honneur (plus particulièrement d'une femme) [*Dict. Acad.*, 1694]

MUSICIENNE

Voyons par expérience
Qui des deux aimera mieux[1].

SECOND MUSICIEN

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux[2]!

TOUS TROIS

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer;
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce tout[4]?

MAITRE DE MUSIQUE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je trouve cela bien troussé[5]; et il y a là-dedans de petits dictons[6] assez jolis.

MAITRE A DANSER. — Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse[7] être variée.

MONSIEUR JOURDAIN. — Sont-ce encore des bergers[8]?

MAITRE A DANSER. — C'est ce qu'il vous plaira[9]. Allons[10].

(Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande; et cette danse fait le premier intermède.)

1. *Mieux* : comparatif très correct puisqu'il s'agit de deux personnages. Tour très fréquent au XVII[e] siècle où le comparatif prend souvent le rôle du superlatif; **2.** Haase (§ 73). Dans les propositions principales exprimant volonté, prière, souhait, désir, etc., l'ancien français employait volontiers le subjonctif sans *que*; **3.** L'invraisemblance de cette scène musicale, dans laquelle le premier berger est presque évincé par son camarade « bien moins aimable que lui » a été soulignée par M. Jacquinet. Elle évoque un peu : « Tous ces lieux communs de morale lubrique, Que Lulli réchauffe des sons de sa musique » (Boileau, *Satire X*, v, 141-142); **4.** Encore un trait de caractère, M. Jourdain n'a pas très bien compris; **5.** Joli, propre, bien proportionné (*Dict. Acad.*, 1694) . bien tourné, réussi; **6.** *Dicton* : proverbe (*Dict. Acad.*, 1694). Ce mot signifie ici : paroles ou pensées remarquables. Le vocabulaire de M. Jourdain est à la hauteur de ses « lumières »; **7.** *Puisse*; ce subjonctif a sa valeur étymologique : peut, s'il est nécessaire, être variée; **8.** Inquiétude de M. Jourdain, à laquelle le maître à danser répond par la phrase désabusée qui suit; **9.** (Aux danseurs, édition de 1734); **10.** (Entrée du ballet, édition de 1734).

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE. — MONSIEUR JOURDAIN, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent[1] bien.

MAITRE DE MUSIQUE. — Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté[2] pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est pour tantôt au moins[3]; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans[4].

MAITRE A DANSER. — Tout est prêt.

MAITRE DE MUSIQUE. — Au reste, monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique[5] et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité en ont?

MAITRE DE MUSIQUE. — Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

MAITRE DE MUSIQUE. — Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre et une basse[6], qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un téorbe et d'un clavecin pour les basses continues[7], avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles[8].

1. *Se tremousser* : « Se remuer, s'agiter d'un mouvement fort vite qui ressemble au tremblement. » (*Dict. Acad.*, 1694.) Expression familière et maladroite; **2.** *Ajuster:* se dit aussi proprement : approprier une chose à une autre (*Dict. Acad.*, 1694), et mettre une chose en état de faire proprement son effet (*ibid.*); **3.** On se sert quelquefois de cette sorte de conjonction par énergie et pour donner plus de force à ce qu'on dit (*Dict Acad.*, 1964) : sans faute; **4.** Ici dedans. Il ne se dit que des maisons (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Qui se plait à faire de grandes et éclatantes dépenses (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** *Un dessus* : un ténor; une *haute-contre* : un soprano ; **7.** Basse de viole : instrument à six cordes, analogue au violoncelle actuel. Téorbe : guitare à dos bombé, à double manche, ayant jusqu'à vingt-huit cordes Clavecin : sorte de piano. Basses continues : série d'accords ou d'arpèges destinés à accompagner le chant. **8.** Petite symphonie qui a rapport avec un chant qui la précède et qui quelquefois la suit (*Dict. Acad.*, 1694).

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y faudra mettre aussi une trompette marine[1]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

MAITRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN. — Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table[2].

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais surtout que le ballet soit beau.

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets[3] que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! les menuets sont ma danse[4], et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

MAITRE A DANSER. — Un chapeau[5], monsieur, s'il vous plaît. La, la, la; — La, la, la, la, la, la; — La, la, la, *bis ;* — La, la, la; — La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; — La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN. — Euh[6] ?

MAITRE DE MUSIQUE. — Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — A propos[7]. Apprenez-moi comme[8]

1. *Trompette marine :* instrument de musique composé d'un manche fort long et d'un corps de bois résonnant, avec une seule corde. Le son qu'il produisait était rude et monotone. Il était très à la mode dans toute l'Europe. *Turcaret* (1709) de Lesage (IV, v) veut une trompette marine pour soutenir la voix « ce qui, dit-il, jette dans une douce rêverie »; **2.** Encore un trait des habitudes du temps; **3.** *Menuet :* air à danser dont le mouvement est fort vite (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Dans *Turcaret* (IV, v) le chevalier ayant déclaré « la musique est la passion des gens du monde », le financier répond « c'est la mienne ». — Nouveau trait de fatuité de M. Jourdain, qui va danser de façon ridicule; **5.** Le chapeau tricorne, dit Quicherat, était surtout un ornement, car on le portait sous le bras gauche. Ce chapeau était orné de grands bouquets de plumes. La tête, toujours découverte, était protégée par la perruque (dont le poids atteignait parfois un kilogramme). — M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais et le met pardessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante » (édition 1734). Le rôle du maître à danser fut tenu, de 1808 à 1838, par le danseur Faure qui ajouta de nombreux jeux de scène sur le canevas de Molière. La Comedie-Française a encore gardé quelques-unes de ces additions; **6.** M. Jourdain, qui a perdu le souffle en dansant, sollicite, comme il peut, l'éloge des spectateurs; **7.** La danse s'achève sur une révérence; **8.** Haase (§ 43 B). *Comme* . pris dans le sens de comment, amène les interrogations directes et indirectes au début du XVII^e siècle, et seulement les interrogations indirectes à la fin du siècle.

il faut faire une révérence pour saluer une marquise[1]; j'en aurai besoin tantôt.

MAITRE A DANSER. — Une révérence pour saluer une marquise?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, une marquise qui s'appelle Dorimène[2].

MAITRE A DANSER. — Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

MAITRE A DANSER. — Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN. — Faites un peu[3]. Bon!

LE LAQUAIS. — Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon[4]. Je veux que vous me voyiez faire.

Scène II. — MAITRE D'ARMES, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

MAITRE D'ARMES, *après lui avoir mis le fleuret à la main.* — Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite[5] de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée[6]. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en

1. M. Jourdain imagine que la réverence reservee aux marquises est différente des révérences de cour ordinaires; **2.** Une précieuse authentique a porte ce nom de roman (M^lle^ Dumont) dont Somaize donne le portrait dans le *Dictionnaire des Precieuses* (édition Livet, I, 75). Molière avait déjà employé ce nom pour un personnage equivoque du *Mariage forcé*. Dancourt le prendra à son tour chez Molière pour *le Chevalier à la mode* (III, 3); **3.** Après que le maître à danser a fait trois révérences (édition 1734); **4.** *Donner leçon*, comme on dit aujourd'hui encore rendre compte, sans article; **5.** Vis-à-vis de votre hanche; **6.** *Quarter* : « c'est tourner l'épaule à gauche et la plier un peu en dedans, lorsqu'on porte une botte en quarte » (*Dict. Littré*).

arrière. Quand vous portez la botte[1], monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi, l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde!

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes en lui disant : En garde !)

MONSIEUR JOURDAIN. — Euh[2]!

MAITRE DE MUSIQUE. — Vous faites des merveilles.

MAITRE D'ARMES. — Je vous l'ai déjà dit; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative[3], il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend que d'un petit mouvement de poignet, ou en dedans ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN. — De cette façon donc un homme sans avoir du cœur[4], est sûr de tuer son homme et de n'être point tué? (satire)

MAITRE D'ARMES. — Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui.

MAITRE D'ARMES. — Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être dans un État[5], et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAITRE A DANSER. — Tout beau[6], monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAITRE DE MUSIQUE. — Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

1. *Porter la botte*, c est porter un coup avec le fleuret. *Tierce* : terme d'escrime (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Même exclamation, exprimant la fatigue et l'interrogation, que M. Jourdain a poussée après la leçon de danse (même acte, sc. 1); **3.** Qui démontre, qui prouve, se dit de celui des trois genres d'éloquence qui a pour objet la louange et le blâme (*Dict. Acad.*, 1694). Ce mot n'est pas du vocabulaire ordinaire d'un maître d'armes; **4.** *Cœur* : courage; **5.** En 1656 par lettres patentes, Louis XIV accorda, aux six plus anciens maîtres d'armes de Paris, la noblesse transmissible à leurs descendants; **6.** Interjection pour arrêter ou imposer silence (*Dict. Acad.* 1694)

MAITRE D'ARMES. — Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

MAITRE DE MUSIQUE. — Voyez un peu l'homme d'importance[1]!

MAITRE A DANSER. — Voilà un plaisant animal avec son plastron[2]!

MAITRE D'ARMES. — Mon petit maître à danser, je vous ferais[3] danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

MAITRE A DANSER. — Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître à danser*. — Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

MAITRE A DANSER. — Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN[4]. — Tout doux, vous dis-je.

MAITRE D'ARMES[5]. — Comment? petit impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh! mon maître d'armes.

MAITRE A DANSER. — Comment? grand cheval de carrosse[6]!

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh! mon maître à danser.

MAITRE D'ARMES. — Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN[7]. — Doucement.

MAITRE A DANSER. — Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN[4]. — Tout beau.

MAITRE D'ARMES. — Je vous étrillerai[8] d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN[7]. — De grâce...

MAITRE A DANSER. — Je vous rosserai d'une manière...

1. On dit qu'un homme fait l'homme d'importance pour dire qu'il veut passer pour un homme de credit, d'autorité, de savoir, capable de grandes affaires (*Dict. Acad.*. 1694); **2.** Pièce de cuir en forme de cuirasse, matelassée par dedans, et recouverte de cuir par-dessus, dont les maitres d'armes se couvrent l'estomac lorsqu'ils donnent leçon à leurs écoliers (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Conditionnel employé deux fois avec une ellipse : si je voulais; **4.** (Au maître à danser, édition de 1734); **5.** (Au maître à danser, édition de 1734); **6.** Se dit d'un homme stupide, grossier, brutal (*Dict. Acad.*. 1694). [Au maitre d'armes, édition 1734]; **7.** Au maître d'armes (édition 1734); **8.** Frotter avec l'étrille, instrument de fer avec lequel on ôte la crasse et l'ordure qui s'est attachée au poil des chevaux (*Dict. Acad.* 1694).

MONSIEUR JOURDAIN[1]. — Je vous prie...

MAITRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN[2]. — Mon Dieu, arrêtez-vous.

Scène III. — MAITRE DE PHILOSOPHIE, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MAITRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN. LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie[3]. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN. — Ils se sont mis en colère pour la préférence[4] de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et vouloir[5] en venir aux mains.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Hé quoi! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque[6] a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements[7]?

MAITRE A DANSER. — Comment! Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse

1. Au maître à danser (édition de 1734); **2.** Au maitre à danser (édition de 1734); **3.** M. Jourdain croit que le philosophe va arranger les choses. La croyance en la toute-puissance de la philosophie, dont Molière s'est déjà moqué dans *le Médecin malgré lui*, et dans *le Mariage forcé* (sc. v et vi) est un snobisme qui revient périodiquement à la mode. Récemment, il était de bon ton de se dire disciple de M. Bergson. Pour le moment, les doctrines de Freud et l'interprétation de saint Thomas d'Aquin se partagent les faveurs des amateurs de nouveautés; **4.** Choix que l'on fait d'une chose plutôt que d'une autre (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Haase (§ 145). Au XVII[e] siècle on néglige souvent de répeter : *de* et *à*, surtout devant un infinitif. Vaugelas (*Remarques*, I, 20) exige la répétition de la préposition quand les infinitifs ou les substantifs ne sont ni synonymes ni équivalents, **6.** Le *De Ira* en trois livres; **7.** Sénèque dit (*De Ira*, III, 39-2) : « Nous ne tenterons pas d'adoucir *par des discours* la colère à ses débuts... nous lui donnerons du temps. » On voit comment le maître de philosophie applique la doctrine de Sénèque. Rien d'étonnant à le voir plus tard lui-même se laisser aller à s'emporter.

qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MAITRE D'ARMES. — Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition[1] que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAITRE A DANSER. — Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAITRE DE MUSIQUE. — Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MAITRE D'ARMES. — Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents[2] de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art[3], et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin!

MAITRE D'ARMES. — Allez, philosophe de chien[4]!

MAITRE DE MUSIQUE. — Allez, bélître[5] de pédant[6]!

MAITRE A DANSER. — Allez, cuistre[7] fieffé[8]!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Comment! marauds[9] que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups et sortent en se battant.)

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le philosophe!

1 *Condition* : la qualité que donne la naissance, la profession dont on est (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Sot, stupide, malavisé (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Science, connaissance certaine et évidente des choses par leurs causes, s'oppose à *art*, méthode de bien faire quelque chose que ce soit (*Dict. Acad.*, 1694), bien que art « se pousse quelquefois par extension jusqu'à la science, à la philosophie » (*Dict. Furetière*, 1690); **4.** *Chien* se dit des personnes et des choses par injure et par mépris. Le *Dict. Acad.*, 1694, donne comme exemples : quel chien de musicien! c'est un bel ami de chien! **5.** Coquin, gueux, homme de néant (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** *Pédant*, signifie maître d'école, mais « terme injurieux qui se dit de celui qui affecte hors de propos de paraître savant ou de parler avec un air trop décisif » (*Dict. Acad.*, 1694); **7.** Se donne ordinairement par injure aux valets de collège (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Qui a quelque vice au suprême degré (*ibid.*); **9.** Terme d'injure ou de mépris, coquin, fripon (*ibid.*).

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Infâmes! coquins! insolents!

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le philosophe!

MAITRE D'ARMES. — La peste l'animal[1]!

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Impudents!

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le philosophe!

MAITRE A DANSER. — Diantre soit de l'âne bâté[2]!

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Scélérats!

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le philosophe!

MAITRE DE MUSIQUE. — Au diable l'impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fripons! gueux! traîtres! imposteurs! *(Ils sortent.)*

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le philosophe, messieurs, monsieur le philosophe, messieurs, monsieur le philosophe!... Oh[3]! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe[4] pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

Scène IV. — MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN.

MAITRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet*[5]. — Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais

1. *Peste* se dit quelquefois par une espèce d'imprécation : peste de l'ignorant! la peste soit de l'ignorant! (*Dict. Acad.*, 1694). Molière supprime la préposition ici comme dans *Don Juan* (III, II) : « La peste le benêt. » On peut sous-entendre : emporte; ou bien, comme dans *l'École des Femmes* (acte IV, sc. II) . « La peste soit fait l'homme et sa chienne de face! », comprendre : « l'animal soit fait la peste, soit empesté »; **2.** On dit d'un lourdaud, d'un sot que c'est un cheval de bât. Ane se dit d'un esprit grossier qui ne sait point les choses qu'il doit savoir (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** (Ils sortent en se battant, édition de 1734); **4.** Sa robe de chambre qu'il a remise par-dessus le déshabillé de ses exercices; **5.** « Se prend pour cette pièce de toile que l'on met autour du cou par ornement; on la nomme autrement : rabat » (*Dict. Acad.*, 1694).

composer contre eux une satire[1] du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai[2], car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Ce sentiment est raisonnable. *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*[3]. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Cela veut dire que sans la science la vie est presque une image de la mort.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce latin-là a raison.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh! oui, je sais lire et écrire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique[4]?

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que cette logique?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qui[5] sont-elles, ces trois opérations de l'esprit[6]?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le

1. Même menace de la part de Vadius à Trissotin (*les Femmes savantes*, IV, IV); **2.** La plupart des éditeurs rappellent ici la scène célèbre des *Nuées* d'Aristophane dans laquelle Strepsiade vient apprendre la dialectique auprès de Socrate; **3.** « Car sans la science la vie est comme une image de la mort. » Cette citation est prise dans une pièce de Larivey, *le Fidèle* (1611, acte II, sc. XIV). Pour compléter la silhouette des pédants, Molière leur fait volontiers citer du latin. Cf. *M. de Pourceaugnac* (I, VIII); *le Médecin volant* (VIII); *le Dépit amoureux* (II, VII). Même procédé scénique dans *la Comtesse d'Escarbagnas* (XIX) [récitation de la première règle de Jean Despautère, en latin]. Toute la fin du *Malade imaginaire* (intermèdes et ballets) est en latin; **4.** La science qui enseigne à raisonner (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Haase (§ 41 A). *Qui*, attributif, pouvait se rapporter à des choses; **6.** Cette scène rappelle la scène VI du *Mariage forcé*, dans laquelle le philosophe aristotélicien Pancrace expose avec pédantisme et prolixité toute une série de questions ridicules.

moyen des universaux[1]; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories[2]; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures[3]. *Barbara*, *Celarent*, *Darii*, *Ferio*, *Baralipton*[4], etc.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs[5]. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Voulez-vous apprendre la morale?

MONSIEUR JOURDAIN. — La morale?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, laissons cela. Je suis bilieux[6] comme tous les diables; et, il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl[7], quand il m'en prend envie.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Est-ce la physique[8] que vous voulez apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés du corps[9]; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants[10], les comètes, les éclairs, le

1. Terme de logique. Se dit de ce qui est commun en plusieurs choses, de ce qui leur convient en général et en particulier (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Ordre, rang, classe où l'on range plusieurs choses de même nature (*ibid.*); **3.** Dispositions différentes que peuvent prendre les trois termes des trois propositions d'un syllogisme; **4** Ces mots, qui ne présentent aucun sens, forment le premier des vers ayant pour but de figurer les modes de syllogisme de l'ancienne école; **5.** Rude et rebutant (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** La bile est l'une des quatre humeurs (sang, pituite, mélancolie) du corps humain (*Dict Acad.*, 1694); **7.** Autant qu'il suffit; ne s'emploie guère que dans des locutions adverbiales (*Dict Acad.*, 1694); **8.** Science qui a pour objet la connaissance des choses naturelles (*Dict. Acad.*, 1694). Elle comportait encore la chimie, la minéralogie, la botanique, l'histoire naturelle, l'astronomie, etc.; **9.** Matière, par opposition à l'esprit, en style philosophique; composé de matière et de forme (*Dict. Acad.*, 1694); **10.** *Feu* se dit aussi des météores enflammés (*Dict. Acad.*, 1694). Il s'agit ici de feux follets.

tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons[1].

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini[2].

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — J'entends tout cela.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, A, oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau[4]!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I, en rapprochant

1. Quelques philosophes modernes appellent tourbillon, une quantité de matière qui tourne autour d'un astre ou d'une planète (*Dict. Acad.*, 1694). Descartes avait fait paraître en 1637 ses *Météores*. Sa théorie des tourbillons ne devait être reconnue fausse que par Newton en 1686 et la théorie de Newton ne fut comprise en France qu'après 1734 (*Lettres anglaises* de Voltaire); **2.** Drogue où il entre de plusieurs sortes de choses en confusion (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Ici commence la longue scène plaisante inspirée, disent les divers commentateurs, d'un ouvrage tout récent (1668) de Géraud de Cordemoy : *Discours physique de la parole*, dédié à Louis XIV. **4.** MM. Despois et Mesnard citent à propos de cette scène un passage de Montaigne (*Essais*, II, XXVIII) « On peut continuer à tout temps l'étude, non pas l'écolage : la sotte chose qu'un vieillard abécédaire! ».

encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue, d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN. — DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte, qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, ra.

MONSIEUR JOURDAIN. — R, r, ra; R, r, r, r, r, ra. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, r, r, ra.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités[1].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence[2]. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela sera galant, oui.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce[3] des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, point de vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers?

1. Choses rares, nouvelles, extraordinaires (*Dict. Acad.*, 1694). Le mot est plaisant, puisqu'il s'agit de connaissances inutiles pour quiconque ne s'interesse pas à la phonétique; **2.** Voilà enfin la véritable raison pour laquelle M. Jourdain veut acquerir des lumières nouvelles et des qualités mondaines; **3.** Haase (§ 63). On emploie couramment, dès le XVII[e] siècle et encore au XVIII[e] siècle : c'est, avec un substantif où un pronom de la troisième personne du pluriel. Cependant, Vaugelas, l'Académie, Bouhours préfèrent l'emploi du pluriel : ce sont, aussi bien quand il s'agit de noms de personnes que de noms de choses.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Non, monsieur[1] : tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose[2].

MONSIEUR JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse[3] rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour[4] », mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que ce fût tourné gentiment.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ai dit : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. »

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode,

1. La question de M. Jourdain appelait une réponse affirmative. Le maître de philosophie répond à une question, ainsi formulée : « Il n'y a donc pas autre chose que la prose ou les vers? »; **2.** Axiome qui convient à merveille au philosophe et qui rappelle, dans *l'Avare*, la parole de Valère : « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. » Ni M. Jourdain ni Harpagon n'ont une mémoire très fidèle; **3.** Imparfait du subjonctif correct, la phrase étant équivalente à un imparfait de l'indicatif : et je ne le savais pas; **4.** Il s'agit d'un madrigal. Le genre était à la mode depuis la *Guirlande de Julie* (1641). Molière partage l'avis de Boileau : « Le madrigal, plus simple et plus noble en son tour (que la ballade), Respire la douceur, la tendresse et l'amour. » *Art poétique* (II, 143-144). Mais il a dit plus haut (*ibid.* 105 et suivants) :

> Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
> Furent de l'Italie en nos vers attirées.
> . . . . . .
> Le madrigal d'abord en fut enveloppé.

Saint-Evremond, dans *les Académistes*, cite un madrigal de mauvais goût. Et, de nos jours Courteline, dans *la Conversion d'Alceste*, attribue à Oronte un sonnet absurde de Laugier de Porchères.

bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Ou bien : « D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux. » Ou bien : « Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir. » Ou bien : « Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. » Ou bien : « Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour. »

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. »

MONSIEUR JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup[1]. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas. *(Il sort.)*

MONSIEUR JOURDAIN, *à son laquais*. — Comment, mon habit n'est point encore arrivé?

LE LAQUAIS. — Non, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires! J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de[2] tailleur, je...

SCÈNE V. — MAITRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de monsieur Jourdain*, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! vous voilà? Je m'allais mettre en colère contre vous.

1. Boursault, *Mercure galant* (1683, V, 4) :

« Je vous demande à tous une équitable oreille.
Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille. »

M. Jourdain est satisfait de lui-même, parce qu'il réussit, tout du premier coup dans la musique et dans la rédaction d'un billet de déclaration; 2. Noter la progression des termes marquant l'étonnement, l'agacement, la mauvaise humeur, la colère, la fureur, puis la gaucherie timide de M. Jourdain devant son tailleur qui ne s'excuse pas de son retard.

MAITRE TAILLEUR. — Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAITRE TAILLEUR. — Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement[1].

MAITRE TAILLEUR. — Point du tout[2], monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment, point du tout!

MAITRE TAILLEUR. — Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAITRE TAILLEUR. — Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

MAITRE TAILLEUR. — Tenez, voilà le plus bel habit de la cour[3], et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups[4] aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en enbas[5].

MAITRE TAILLEUR. — Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en enhaut?

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il faut dire cela?

MAITRE TAILLEUR. — Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas?

MAITRE TAILLEUR. — Oui, monsieur.

1. Somaize (*Dict. des Précieuses*, édition Livet) donne : furieusement, épouvantablement, terriblement, comme synonymes de tout à fait, fortement; **2.** Ton tranchant et décisif du maître tailleur qui en impose au bourgeois; **3.** Le maître tailleur sait que M. Jourdain pouvait s'appliquer la définition de M. Guillemardet (dans Boursault *Mercure galant*, 1683, I, 3) : « Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité » et le traite en conséquence; **4.** Même expression dans *l'Etourdi* (II, VII) : « Je le donne en six coups au fourbe le plus brave »; expression tirée du jeu : défier quelqu'un de faire en six coups ce que l'on a fait d'un seul coup; **5.** En enbas (enbas et en enhaut : expressions toutes faites). Enbas est cité par Richelet (*Dict* 1680) comme adverbe Les fleurs ont été mises la tête en bas.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh! voilà qui est donc bien.

MAITRE TAILLEUR. — Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non.

MAITRE TAILLEUR. — Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

MAITRE TAILLEUR. — Belle demande! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave[1], est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint[2], est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN. — La perruque et les plumes sont-elles comme il faut[3]?

MAITRE TAILLEUR. — Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur*. — Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAITRE TAILLEUR. — C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever[4] un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAITRE TAILLEUR. — Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, donnez-moi.

MAITRE TAILLEUR. — Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres. Mettez cet habit à monsieur de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

(Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole, puis ils lui mettent son habit neuf ; et monsieur Jourdain se pro-

1. *Ringrave* ou *rhingrave* : haut-de-chausses s'attachant au bas-de-chausses avec des rubans. Vêtement d'importation récente et à la mode. Le mot est dans Furetière (*Dict.*, 1690); **2.** Partie d'un habit d'homme qui couvre le corps depuis le cou jusque vers la ceinture (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Le tailleur, qui a capté la confiance de M. Jourdain, lui fournit même des parties du vêtement qu'il doit se procurer chez d'autres commerçants; **4.** Prendre et couper sur une pièce d'étoffe (*Dict. Acad.*, 1694).

mène entre eux et leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie[1]*.)*

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Mon gentilhomme »! Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme[2] ». Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur[3], nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Monseigneur »! oh! oh! « Monseigneur »! Attendez, mon ami. « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Votre Grandeur »! oh! oh! oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur[4] »! Ma foi[5], s'il va jusqu'à l'Altesse[6], il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il a bien fait, je lui allais tout donner.

(Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse, qui fait le second intermède.)

1. Concert d'instruments, soit qu'il n'y ait point de voix, soit qu'ils servent à accompagner les voix (*Dict. Acad.*, 1694); 2. (Donnant de l'argent, édition de 1734); 3. Titre réservé aux nobles, aux seigneurs, « aux personnes distinguées par la naissance ou par le rang » (*Dict. Acad.*, 1694); 4. Titre réservé aux évêques ou aux seigneurs d'importance moyenne; 5. (Bas; à part, édition de 1734); 6. Titre qu'on donne aux princes (*Dict. Acad.*, 1694).

ACTE III

Scène première. — MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi[1].

LAQUAIS. — Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

Scène II. — NICOLE[2], MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Nicole!

NICOLE. — Plaît-il?

MONSIEUR JOURDAIN. — Écoutez.

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'as-tu à rire?

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE. — Hi, hi, hi! Comme vous voilà bâti[3]! Hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment donc?

NICOLE. — Ah! ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle friponne est-ce là? Te moques-tu de moi?

NICOLE. — Nenni, monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

1. Boileau, *Satires V* (sur la noblesse) :

« Et traînant en tous lieux de pompeux équipages
Le duc et le marquis se reconnut aux pages. » 113-114.

2. Mlle Beauval avait le tic de rire continuellement. Moliere tire parti de cette manie. Le caractère de Nicole rappelle celui des diverses servantes : dame Claude dans *l'Avare*, Dorine dans *Tartuffe*, Marotte dans *les Précieuses ridicules*, Martine dans *les Femmes savantes* ; 3 *Bâti*, au sens de troussé, est déjà dans La Fontaine : *le Paysan du Danube* (XI, VII).

Phot. Larousse

Gravure de Moreau le Jeune pour l'édition des *Œuvres de Molière*, Paris, 1773.

M. JOURDAIN. — Mais voyez quelle insolence!
NICOLE. — Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi!

Acte III, scène II.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je te baillerai[1] sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE. — Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE. — Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant que je ne saurais me tenir[2] de rire. Hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais voyez quelle insolence!

NICOLE. — Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Je te...

NICOLE. — Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE. — Hé bien, monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN. — Prends-y garde bien. Il faut que pour tantôt tu nettoies...

NICOLE. — Hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE. — Hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE. — Hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Encore?

NICOLE[3]. — Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage!

NICOLE. — De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi!

1. « Il semble que l'on confond ordinairement bailler et donner; mais bailler vieillit et on se sert plus souvent de donner » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** *Tenir* : retenir; **3.** (Tombant à force de rire, édition de 1734).

MONSIEUR JOURDAIN. — Si je te prends...

NICOLE. — Monsieur... eur, je crèverai... ai, si je ne ris. Hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE. — Que voulez-vous que je fasse, monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt[1].

NICOLE[2]. — Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ne dois-je[3] point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE. — Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN. — Ah! ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde de vous être fait enharnacher[4] de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN. — Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN. — Tout ce monde-là est un monde qui a raison et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée[5] de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que

1. Détail qui annonce le développement de l'intrigue; **2.** (Se relevant, édition de 1734); **3.** Présent plus énergique que : ne devrais-je point?; **4.** « On dit au figuré et par raillerie à un homme plus vêtu ou plus paré qu'à l'ordinaire : « Vous voilà bien enharnaché. » (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** Offensée (*Dict. Acad.*, 1694)

c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant[1] tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer[2], on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE. — Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail[3] de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux[4] maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé[5] pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN. — Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez?

NICOLE. — Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements[6] de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux[7] de notre salle.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN. — Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE. — Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives[8] de tout cela.

MADAME JOURDAIN. — Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue[9].

1. On appelle ainsi les trois jours gras, plus particulièrement le jour du mardi gras. On appelle aussi des carêmes-prenants ceux qui courent en masque dans les rues pendant les jours gras (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** *Manquer* : oublier de faire quelque chose (*ibid.*); **3.** Se dit d'une grande quantite de bagage inutile et superflu (*ibid.*). Ici appliqué à des personnes; **4.** Prononciation artésienne de : beaux. Cf. Martine (*les Femmes savantes*) : « Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien »; **5.** On dit d'une personne qui parle facilement et beaucoup, qui a beaucoup de babil, qu'elle a la langue bien affilée (*Dict. Acad.*, 694); **6.** Terme propre d'escrime ; **7.** Prononciation populaire; **8.** Privilège, avantage sur un autre (*Dict. Acad.*, 1694). La Bruyère (VI, *De la Société*) : « C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique »; **9** Cf. Chrysale (*les Femmes savantes*, II, VIII) qui exprime le même sentiment à Philaminte :

« Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari... »

c'est l'annonce du dénouement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE. — J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage[1], un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens[2].

MADAME JOURDAIN. — N'irez-vous point un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir[3] tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège.

NICOLE. — Oui, ma foi, cela vous rendrait la jambe bien mieux faite[4].

MONSIEUR JOURDAIN. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

MONSIEUR JOURDAIN. — Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance[5]. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici?

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : Ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN. — Des chansons[6].

1. Pour surcroît, pour supplément au potage; **2.** Homme d'honneur, homme de probité; et, en outre, ce terme comprend toutes les qualités agréables qu'un homme peut avoir dans la vie civile (*Dict. Acad.*, 1694). Signifie aussi homme de bonne compagnie (*ibid.*); **3.** Haase (§ 85). L'infinitif seul employé comme sujet d'un optatif s'emploie jusqu'au XVIII^e^ siècle; **4.** On dit par ironie qu'une chose rend la jambe bien faite à quelqu'un pour dire qu'elle ne lui sert de rien, qu'il n'en est pas mieux (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** (A M^me^ Jourdain, édition de 1734); **6.** Au sens figuré : sornette, discours qui n'est point vrai ou qui ne sert à rien (*Dict. Acad.*, 1694).

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Hé bien?

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment est-ce que cela s'appelle.

MADAME JOURDAIN. — Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN. — De la prose?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers: et tout ce qui n'est point vers n'est point prose[1]. Heu! voilà ce que c'est d'étudier[2]. Et toi[3], sais-tu bien comment il faut faire pour dire un U?

NICOLE. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE. — Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis un peu U, pour voir.

NICOLE. — Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. — Je dis U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE. — Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN. — O l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas[4] : U, vois-tu? U. Je fais la moue : U.

NICOLE. — Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN. — Voilà qui est admirable[5].

1. Même bévue dans *l'Avare* ; 2. Les éditions postérieures à 1734 portent : que d'étudier. La forme que nous gardons ici est la forme originale; même tournure *supra*. (II, 5) : « Voilà ce que c'est de se mettre... » Haase (§ 138), signale cette tournure plus rapide comme en voie de disparition; 3. (A Nicole, édition de 1734); 4. La leçon du philosophe a été mal comprise; 5. Mme Jourdain est ironique.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là[1] ?

NICOLE. — De quoi est-ce que tout cela guérit ?

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous devriez envoyer promener[2] tous ces gens-là avec leurs fariboles[3].

NICOLE. — Et surtout ce grand escogriffe[4] de maître d'armes, qui remplit de poudre[5] tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais! ce maître d'armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. *(Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole.)* Tiens. Raison démonstrative[6]. La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE. — Hé bien, quoi ? *(Nicole lui pousse plusieurs coups.)*

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout beau! Holà! oh! doucement! Diantre soit la coquine!

NICOLE. — Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN. — Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter[7] la noblesse.

1. Même jeu de scène de *la Comtesse d'Escarbagnas*. Le pédant Robinet (XIX) se fait rabrouer par la comtesse dans des termes analogues; **2.** Haase (§ 61). L'ancien français omettait avec une liberté entière le pronom régime des verbes réfléchis. Cet usage n'a pas encore disparu au XVII[e] siècle; **3.** Ne s'emploie qu'au pluriel et signifie choses frivoles et vaines (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** On appelle ainsi les hommes de grande taille et mal bâtis dont on se veut railler. Il est burlesque (*Dict. Acad.*. 1694), **5.** Poussière; **6.** Voir, dans les *Nuées* d'Aristophane, Strepsiade répétant à son fils les billevesées de Socrate; **7.** Tallemant des Réaux (*Historiettes*) rapporte des détails savoureux sur certains bourgeois riches (Montoron) qui festoyaient les grands seigneurs et leur prêtaient de l'argent. *Hanter* : fréquenter.

MONSIEUR JOURDAIN. — Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement : et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN. — Çamon[1] vraiment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos[2] nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau[3] monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné[4]...

MONSIEUR JOURDAIN. — Paix! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui[5]? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez; un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité[6] qui m'appelle son cher ami et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses[7] dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN. — Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses, mais il vous emprunte votre argent[8].

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

MADAME JOURDAIN. — Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Des choses dont on serait étonné si on les savait[9].

1. Expression populaire. Haase (§ 97) signale : mon, avec l'acception de : certainement encore en usage au XVII[e] siècle. Furetière propose de sous-entendre le mot *avis* après çamon. Quelle que soit l'étymologie de cette expression encore vivante dans certaines régions, il semble qu'elle marque simplement l'affirmation; **2.** Reprise dédaigneuse du possessif méprisant de M. Jourdain : « votre bourgeoisie »; **3.** *Beau*, se prend ironiquement pour le contraire de ce qu'il signifie. Se joint aussi aux paroles de mépris et en augmente la force (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** *S'embéguiner* : se mettre quelque chose dans la tête, dans l'esprit (*Dict. Acad.*, 1694). Dans *Tartuffe*, on reproche, avec une métaphore analogue, à Orgon, d'être « coiffé » de Tartuffe; **5.** Le souvenir d'Orgon, *Tartuffe* (I, v), s'impose encore ici, **6.** Voir La Bruyère (*Caractères VI, Des Biens de Fortune*) : « Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcôves... mettre un duc dans sa famille et faire de son fils un grand seigneur... » Voir, dans le même chapitre, l'origine de certains personnages nobles (Sylvain, Dorus, Périandre); **7.** *Caresse* : témoignage extérieur d'affection accompagné de quelques signes de joie (*Dict. Acad.*, 1694); **8.** Bossuet, dans le *Sermon sur la Justice* (1666), reproche aux nobles de ne pas payer leurs dettes. Boileau, *Satire V* :

« Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien. » 115-116.

9. Allusion à ce qui va suivre.

MADAME JOURDAIN. — Et quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Baste[1], je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN. — Oui. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN. — Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME JOURDAIN. — Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir[2].

MONSIEUR JOURDAIN. — Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Chansons !

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais ! vous êtes bien obstinée, ma femme ; je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN. — Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN. — Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné[4], quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV. — DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. — Mon cher ami, monsieur Jourdain[5], comment vous portez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE. — Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

1. Interjection d'origine italienne : *basta*, il suffit, et d'emploi populaire ; **2.** Il ne manquera pas d'y manquer. Expression populaire et proverbiale ; **3.** Surprendre, attirer, engager par des paroles flatteuses (*Dict. Acad.*, 1694) ; **4.** Sa vue me coupe l'appétit. Expression populaire ; **5.** (*George Dandin*, I, IV.) Monsieur de Sotenville à George Dandin : « Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous, il faut dire monsieur tout court. » Bossuet (*De la vraie et de la fausse dévotion*) : « Ce qui nous indispose à l'égard des grands et ce qui nous porte le plus souvent contre eux aux murmures et au mépris, ce sont leurs hauteurs et leurs fiertés..., leurs airs dédaigneux et méprisants..., leurs façons de parler, leurs termes, leurs gestes, leurs regards. »

MADAME JOURDAIN. — Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE. — Comment! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre[1] du monde!

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous voyez.

DORANTE. — Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAJN. — Hai! Hai!

MADAME JOURDAIN, *à part*. — Il le gratte par où il se démange[2].

DORANTE. — Tournez-vous. Cela est tout à fait galant[3].

MADAME JOURDAIN, *à part*. — Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE. — Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. *(A Mme Jourdain.)* Dans la chambre du roi!

DORANTE. — Allons, mettez[4]...

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE. — Mon Dieu, mettez; point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur...

DORANTE. — Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain; vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE. — Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez[5].

1. Net, bien séant, bien arrangé, bien mis (*Dict. Acad.*, 1694). Cf. *l'Avare* (II, v); **2.** Proverbe cité par le *Dict. Acad.* (1694) : « On lui parle d'une chose qui lui plaît »; **3.** De bonne compagnie, élégant. Se dit aussi par flatterie ou par familiarité pour louer une personne de quelque chose que ce soit (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** *Mettez* : sous entendu : votre chapeau. Expression habituelle; **5.** Sur la civilité extérieure, voir comment se joue, à la Comédie-Française, la scène de réception et des embrassades « pour l'amour du grec » dans *les Femmes savantes*.

MONSIEUR JOURDAIN[1]. — J'aime mieux être incivil qu'importun[2].

DORANTE. — Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, *à part*. — Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE. — Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE. — Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE. — Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble[4].

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain*. — Hé bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE. — Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain*. — Je vous le disais bien.

DORANTE. — Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain*. — Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE. — Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis[5].

1. (Se couvrant, édition de 1734); **2.** Cette phrase toute faite devait être ridicule depuis longtemps. MM. Despois et Mesnard, d'après un ouvrage, *le Bourgeois poli* (1631), par Éd. Fournier, citent la même formule exprimée, dans les mêmes circonstances par un personnage de Shakespeare (*les Joyeuses Commères de Windsor*, I, 1); **3.** Bourdaloue (*Sermon sur la Restitution*) : « Voyez la peine que témoignent certains grands du monde quand il s'agit de s'acquitter des dettes légitimement contractées et la violence qu'ils se font, ou plutôt qu'il leur faut faire pour arracher d'eux un paiement... Par combien de paroles et de vaines promesses n'éludent-ils pas les poursuites d'un créancier? »; **4.** La Bruyère (*Caractères VI, Biens de Fortune*) : « Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres »; **5.** Noter la précision bourgeoise du mémoire de M. Jourdain. Le louis valait onze livres comme la pistole. Voici ce qu'en dit le *Dict. Acad.* (1694) : « Pistole, monnaie étrangère du poids du louis d'or. — Livre, monnaie de compte valant vingt sols. — Franc : c'était autre-

DORANTE. — Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN. — Une autre fois, six-vingts.

DORANTE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE. — Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE. — Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE. — Justement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE. — Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers[1] à votre marchand[2].

DORANTE. — Fort bien. Douze sols huit deniers; le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE. — Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

MONSIEUR JOURDAIN. — Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE. — Somme totale est juste[3] : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour[4].

fois une pièce de monnaie valant vingt sols; aujourd'hui ce n'est plus qu'une monnaie de compte de même valeur. — Louis : espèce de monnaie d'or, à moins que l'on ne précise louis d'argent. » Le *Dict. Acad.* (1694) donne cet exemple : Le louis d'or vaut quatorze francs; ce qui laisse entendre qu'en 1694 l'or avait plus de valeur qu'en 1672; **1.** *Denier* : monnaie de cuivre valant un douzième de sol (*Dict. Acad.* 1694); **2.** Vraisemblablement marchand de drap Voir Acte IV sc. III, comment Covielle explique le mot : marchand; **3.** L'édition de 1734 porte : somme totale *et* juste; **4.** Cf. *Don Juan* (acte IV, sc. II et III). Un procédé analogue est employé par Frontin (dans *Turcaret* de Lesage, I, II) pour tirer de l'argent de la baronne. Dancourt (*Chevalier à la Mode*, III, IV) s'est inspiré de Molière pour liquider une situation délicate.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain.* — Paix!

DORANTE. — Cela vous incommodera-t-il[1] de me donner ce que je vous dis?

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh, non!

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Cet homme-là fait de vous une vache à lait[2].

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain.* — Taisez-vous!

DORANTE. — Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain.* — Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE. — Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Point, monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — C'est un vrai enjôleux[3].

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain.* — Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain.* — Vous tairez-vous?

DORANTE. — J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir[4] votre affaire.

1. Gêner; — accommodé d'argent : riche (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** « On dit au figuré Vaches à lait des personnes et des choses dont on tire un profit perpétuel (*Dict. Acad.*, 1694); **3** *Enjôleux* : celui qui trompe par des paroles flatteuses; **4.** *Querir* : chercher.

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Quoi! vous allez encore lui donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à M^me^ Jourdain.* — Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

MADAME JOURDAIN, *bas à M. Jourdain.* — Allez, vous êtes une vraie dupe.

Scène V. — DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. — Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN. — J'ai la tête plus grosse que le poing, et si[1] elle n'est pas enflée.

DORANTE. — Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

MADAME JOURDAIN. — Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE. — Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN. — Elle se porte sur ses deux jambes[2].

DORANTE. — Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi[3]?

MADAME JOURDAIN. — Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons[4].

DORANTE. — Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur que vous étiez[5].

MADAME JOURDAIN. — Tredame[6]! monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle[7] déjà?

1. Haase (§ 97). *Si* adverbe s'emploie pour contredire une affirmation. Emploi populaire. *Si* : pourtant; **2.** Plusieurs commentateurs rappellent ici la sc. III du II^e^ acte de *l'Eunuque* (de Térence). C'est exactement la même plaisanterie; **3.** Quand la pièce fut donnée devant la cour l'offre de Dorante dut faire sourire l'assistance composée de privilégiés; **4.** Répétition inversée de style vulgaire, d'une trivialité voulue; **5.** Impertinence de Dorante pour répondre à la mauvaise humeur de M^me^ Jourdain; **6.** *Tredame* : pour Notre-Dame : Dame est une espèce d'adverbe qui sert à affirmer. Il est bas (*Dict. Acad.*, 1694); **7** *Grouiller* : se remuer On dit : la tête lui grouille (pour lui tremble) de vieillesse (*ibid*).

DORANTE. — Ah! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve[1] le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

Scène VI. — MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN[2]. — Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE. — Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous suis trop obligé.

DORANTE. — Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal[4], je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN. — Madame Jourdain vous baise les mains[5].

DORANTE, *bas à M. Jourdain*. — Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau[6] que vous lui voulez donner.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE. — Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part : mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule[7], et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE. — Merveilleux; et je me trompe fort, ou la

1. *Rêver* : être distrait (*Dict. acad.*, 1694); **2.** (A Dorante, édition de 1734); **3.** Primi Visconti dans ses *Mémoires sur la cour de Louis XIV* déclare qu'« il y a à Paris plus de vingt mille gentilshommes qui n'ont pas un sou et qui subsistent pourtant par le jeu et les femmes ou qui vivent d'industrie »; **4.** C'est le titre même du *Bourgeois gentilhomme* ; **5.** Formule de refus; **6.** *Cadeau* : collation, fête ou divertissement offert à des femmes; **7.** Crainte de manquer dans les choses les plus légères (*Dict. Acad.*. 1694). S'emploie aujourd'hui plus volontiers au pluriel.

beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — Plût au ciel!

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. — Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE. — Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde de voir une personne de votre qualité s'abaisser[1] pour moi à ce que vous faites.

DORANTE. — Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. — Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE. — Pour moi, je ne regarde rien[2], quand il faut servir un ami; et, lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce[3], vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. — Est-ce qu'il ne s'en ira point!

NICOLE. — Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE. — Vous avez pris le bon biais[4] pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous

1. Expression très juste, mais qui prouve à la fois la naïveté de M. Jourdain, et l'étrange complaisance de Dorante; **2.** Je ne considère rien, je ne calcule rien; **3.** *Commerce* : communication et correspondance ordinaire avec quelqu'un, soit pour la société seulement (comme ici) soit pour quelques affaires (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** *Biais* se prend quelquefois pour les diverses faces d'une affaire. les divers moyens dont on peut se servir pour réussir à quelque chose (*Dict. Acad.* 1694).

lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a point de dépenses que je ne fisse[1], si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole*. — Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE. — Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira[2] dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE. — Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à[3] toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention, et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet*. — Ouais! vous êtes bien impertinente! *(A Dorante.)* Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII. — MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE. — Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche[4], et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons

1. Équivalence de l'imparfait du subjonctif et du conditionnel, qui reste encore correcte aujourd'hui; **2.** Le verbe de la proposition marquant la conséquence exprime un fait réel. Il est donc au mode indicatif, puisque la principale est affirmative; **3.** Il y a dans cette double tournure : donner l'ordre que... et à... le mélange de deux constructions donner l'ordre que — et donner ordre à; la première signifie : commander et la seconde : pourvoir; **4.** Proverbe qui existe déjà en latin : il y a quelque chose de caché (*Dict. Acad.* 1694).

à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte[1] a pour elle. C'est un homme qui me revient[2], et je veux aider sa recherche[3], et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE. — En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments : car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN. — Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE. — J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. *(Seule.)* Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII. — CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE[4]. — Ah! vous voilà tout à propos. Je suis ambassadrice[5] de joie, et je viens...

CLÉONTE. — Retire-toi[6], perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE. — Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE. — Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE. — Quel vertigo[7] est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE. — Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

1. C'est la première fois qu'il est fait mention de Cléonte; **2.** Revenir se prend quelquefois pour : plaire (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Poursuite qu'on fait pour avoir une fille en mariage *(ibid.)* ; **4.** (A Cléonte, édition de 1734); **5.** Le mot ambassadeur est signalé comme se disant « familièrement de toutes personnes qu'on emploie à faire quelque message » (*Dict. Acad.*, 1694). Le féminin ambassadrice peut sembler trop relevé pour Nicole qui affecte de dire « biaux » maîtres, et « carriaux ». Constatons seulement que, quand Nicole prend l'accent paysan, c'est qu'elle est en colère, et que, pour rabrouer M. Jourdain au milieu d'une crise de snobisme, elle exagère le jargon populaire. Partout ailleurs, elle n'use que d'un vocabulaire et de tournures corrects Il en est de même pour M^me^ Jourdain qui ne parle jamais plus platement que quand son mari prend des airs altiers; **6.** M. Rigal (*Molière* II, p. 191) s'étonne de voir arriver Cléonte et Covielle « irrités et froissés par l'indifférence que Lucile et Nicole leur ont témoignée le matin même ». Il ne faut voir dans cette scène et la suivante qu'un prétexte pour amener la scène du *Dépit amoureux* ; **7.** *Vertigo*, dans le langage burlesque, signifie caprice : fantaisie (*Dict. Acad.*, 1694).

NICOLE. — Quoi! tu me viens aussi...

COVIELLE. — Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE. — Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux[1]? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX. — CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE. — Quoi! traiter un amant de la sorte? et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants?

COVIELLE. — C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE[2]. — Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié[3] la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables; je la rencontre par hasard; mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage; je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards et passe brusquement comme si de sa vie elle ne m'avait vu!

COVIELLE. — Je dis les mêmes choses que vous[4].

CLÉONTE. — Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE. — Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE. — Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE. — Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine[5]!

1. Proverbial, « quand on voit un homme qui s'emporte sans qu'on sache qu'il en ait aucun sujet » (*Dict. Acad.*, 1694); 2. Tout le couplet de Cléonte rappelle les couplets de Philinte au troisième intermède des *Amants magnifiques* ; 3. Se dit quelquefois pour : amour (*ibid.*); 4. Toute la scène et la scène suivante rappellent de bien près *le Dépit amoureux* (IV, III et IV) et *le Tartuffe* (II, IV); 5. L'agrément de cette scène réside surtout dans la transposition des sentiments et des expressions de Cléonte par Covielle

CLÉONTE. — Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE. — Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE. — Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE. — Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE. — Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE. — Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE. — C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE. — C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE. — Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE. — Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE. — Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE. — N'ayez pas peur.

CLÉONTE. — Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE. — Qui songe à cela?

CLÉONTE. — Je veux contre elle conserver mon ressentiment et rompre ensemble[1] tout commerce.

COVIELLE. — J'y consens.

CLÉONTE. — Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue[2]; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat[3] de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE. — C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE. — Donne la main[4] à mon dépit, et soutiens ma

précieuse

1. L'un avec l'autre; **2.** *Donner dans la vue* . éblouir, surprendre par un éclat agréable (*Dict. Acad.*, 1694), expression de style précieux; **3.** Scandale (*Dict. Acad.* 1694); **4.** Aider en quelque affaire, favoriser (*Dict. Acad.* 1694). Expression de la langue précieuse

résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE. — Elle, monsieur? Voilà une belle mijaurée[1], une pimpesouée[2] bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits[3].

CLÉONTE. — Cela est vrai, elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE. — Elle a la bouche grande.

CLÉONTE. — Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE. — Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE. — Non; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE. — Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE. — Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE. — Pour de l'esprit...

CLÉONTE. — Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE. — Sa conversation...

CLÉONTE. — Sa conversation est charmante.

COVIELLE. — Elle est toujours sérieuse...

CLÉONTE. — Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

1. *Mijaurée*, terme d'injure et de mépris (*Dict. Acad.*, 1694). Il implique une idée de vanité et de sottise; 2. Pimpesouée n'est pas dans l'édition de 1694 du *Dict Acad.*, mais il se trouve dans la deuxième édition avec le sens de « coquette doucereuse »; 3. Le portrait, ainsi caricaturé, de Lucile, serait, paraît-il, celui de la femme de Molière

COVIELLE. — Mais enfin elle est capricieuse autant que personne au monde.

CLÉONTE. — Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord, mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE. — Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE. — Moi, j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE. — Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE. — C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute[1] aimable que je la trouve. La voici.

Scène de dépit amoureux

Scène X. — CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE[2]. — Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE. — Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE[3]. — Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE. — Je veux vous imiter.

LUCILE. — Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?

NICOLE. — Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE. — Quel chagrin vous possède?

NICOLE. — Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE. — Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE. — As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE. — Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE. — Que cela est Judas[4]!

LUCILE. — Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

1. Haase (§ 46). Tout, renforçant l'idée exprimée par l'attribut et construit soit avec un adjectif soit avec un substantif, était adjectif dans l'ancienne langue et l'était encore au XVII[e] siècle dans toutes les constructions où le français actuel en fait un adverbe; **2.** (A Lucile, édition de 1734); **3.** (A Covielle, édition de 1734); **4.** Traître et hypocrite.

CLÉONTE[1]. — Ah! ah! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE. — Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre[2].

COVIELLE[3]. — On a deviné l'enclouure[4].

LUCILE. — N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE. — Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine sans doute à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins. Je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE[5]. — Queussi queumi[6].

LUCILE. — Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE[7]. — Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE[8]. — Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE[9]. — Je ne veux rien entendre...

LUCILE[10]. — Sachez que ce matin...

CLÉONTE[11]. — Non, vous dis-je.

NICOLE[12]. — Apprends que...

COVIELLE[13]. — Non, traîtresse.

LUCILE. — Écoutez.

CLÉONTE. — Point d'affaire.

NICOLE. — Laisse-moi dire.

COVIELLE. — Je suis sourd.

1. (A Covielle, édition de 1734); **2.** *Prendre la chèvre :* expression proverbiale pour dire : se fâcher, se dépiter sans sujet apparent (*Dict. Acad.*, 1694). L'expression actuelle : se cabrer, provient de la même image; **3.** (A Cléonte, édition de 1734); **4.** *Enclouure :* empêchement, obstacle, difficulté (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** (A Nicole, édition de 1734); **6.** Expression picarde. Quel soi, quel moi : moi comme lui; donc : cela nous est indifférent; **7.** (Voulant s'en aller pour éviter Lucile, Édition de 1734); **8.** (A Covielle, édition de 1734); **9.** (Voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole, édition de 1734); **10.** (Suivant Cléonte, édition de 1734); **11.** (Marchant toujours sans regarder Lucile. *Ibid.*); **12.** (Suivant Covielle. *Ibid.*); **13.** (Marchant aussi sans regarder Nicole. *Ibid.*)

LUCILE. — Cléonte!

CLÉONTE. — Non.

NICOLE. — Covielle!

COVIELLE. — Point.

LUCILE. — Arrêtez.

CLÉONTE. — Chansons!

NICOLE. — Entends-moi.

COVIELLE. — Bagatelles!

LUCILE. — Un moment.

CLÉONTE. — Point du tout.

NICOLE. — Un peu de patience.

COVIELLE. — Tarare[1].

LUCILE. — Deux paroles.

CLÉONTE. — Non, c'en est fait.

NICOLE. — Un mot.

COVIELLE. — Plus de commerce.

LUCILE[2]. — Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE[3]. — Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE[4]. — Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE[5]. — Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE[6]. — Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE[7]. — Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE[8]. — Dites-moi...

LUCILE[9]. — Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE[10]. — Conte-moi...

NICOLE[11]. — Non, je ne conte rien.

1. Interjection exprimant défiance et dédain; **2.** (S'arrêtant. Édition de 1734); **3.** (S'arrêtant aussi. Édition de 1734); **4.** (Se tournant vers Lucile. Édition de 1734); **5.** (S'en allant à son tour pour éviter Cléonte. Édition de 1734); **6.** (Se tournant vers Nicole. Édition de 1734); **7.** (S'en allant aussi pour éviter Covielle. Édition de 1734); **8.** (Suivant Lucile. Édition de 1734); **9.** (Marchant toujours sans regarder Cléonte. Édition de 1734); **10.** (Suivant Nicole. Édition de 1734); **11.** (Marchant aussi sans regarder Covielle. Édition de 1734.)

CLÉONTE. — De grâce...

LUCILE. — Non, vous dis-je.

COVIELLE[1]. — Par charité.

NICOLE. — Point d'affaire.

CLÉONTE. — Je vous en prie.

LUCILE. — Laissez-moi.

COVIELLE. — Je t'en conjure.

NICOLE. — Ote-toi de là.

CLÉONTE. — Lucile!

LUCILE.— Non.

COVIELLE. — Nicole!

NICOLE. — Point.

CLÉONTE. — Au nom des dieux!...

LUCILE. — Je ne veux pas.

COVIELLE. — Parle-moi.

NICOLE. — Point du tout.

CLÉONTE. — Éclaircissez mes doutes.

LUCILE. — Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE. — Guéris-moi l'esprit.

NICOLE. — Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE. — Hé bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE[1]. — Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE[2]. — Cléonte!

NICOLE[3]. — Covielle!

CLÉONTE[4]. — Eh?

COVIELLE[5]. — Plaît-il?

1. (A Nicole. Édition de 1734); **2.** (A Cléonte qui veut sortir. Édition de 1734); **3.** (A Covielle qui suit son maître. Édition de 1734); **4.** (S'arrêtant. Édition de 1734); **5.** (S'arrêtant aussi Édition de 1734.)

LUCILE[1]. — Où allez-vous?

CLÉONTE. — Où je vous ai dit.

COVIELLE. — Nous allons mourir.

LUCILE. — Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE. — Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE. — Moi, je veux que vous mouriez?

CLÉONTE. — Oui, vous le voulez.

LUCILE. — Qui vous le dit?

CLÉONTE[2]. — N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE. — Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille? qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure[3] tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE[4]. — Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE. — Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE. — Ne m'en donnes-tu point à garder[5]?

LUCILE[6]. — Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE[7]. — C'est la chose comme elle est.

COVIELLE[8]. — Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE. — Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE. — Qu'on est aisément amadoué[9] par ces diantres d'animaux-là[10]!

1. Rappel des couplets de Philinte et de Célimène (*Amants magnifiques*, 3e intermède). Après ces alternatives de symétrie et de contraste dans les sentiments et le dialogue, la réconciliation commence ici avec les explications; **2.** (S'approchant de Lucile. Édition de 1734); **3.** *Figurer :* représenter par le discours (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** (A Covielle. Édition de 1734); **5.** Ne m'en fais-tu pas bien accroire? (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** (A Cléonte. Édition de 1734); **7.** (A Covielle. Édition de 1734); **8.** (A Cléonte. Édition de 1734); 9. Flatter, caresser pour attirer à soi (*Dict. Acad.*, 1694); **10.** Si aimable qu'elle soit, cette scène est purement épisodique.

Scène XI. — MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN. — Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vite votre temps[1] pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE. — Ah! madame, que cette parole m'est douce et qu'elle flatte mes désirs! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

Scène XII. — MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE. — Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps[2]. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN. — Avant que de[3] vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. — Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup[4]. On tranche le mot aisément[5]. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol[6]. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un

1. Cette expression signifie d'ordinaire : ne vous pressez pas. L'adverbe *vite* en change le sens. Mme Jourdain veut dire : saisissez vite le moment propice; 2. Tour un peu désuet. On dit aujourd'hui : depuis longtemps; 3. Tour propre au XVIIe siècle; 4. Cf. Boursault (*Mercure galant* I, 2,) : Michaut demande à un journaliste d'anoblir sa race

« Greffez sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque maison dont le nom soit péri.
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri.
Enfin pour m'obliger, inventez quelque fable
Et ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable. »

5. Décider, déclarer hardiment (*Dict. Acad.* 1694); 6. Cf. La Bruyère (*Biens de fortune. De la ville, de quelques usages*), portraits de Périandre des Sannions et des Crispins. Primi Visconti (*Mémoires sur la cour de Louis XIV*) . « Il suffit d'aller en carrosse et de se faire suivre par quelques laquais pour s'ériger d'abord en « Monsieur le marquis » ou « Monsieur le comte » et pour dire comme les autres d'un air majestueux et insolent : « Un homme de ma qualité. » Molière lui-même, dans *l'Ecole des Femmes*, parle avec ironie des noblesses frelatées (M. de La Souche, M. de l'Isle).

honnête homme[1], et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas[2]. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement[3] que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Touchez là[4], monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire avec votre gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis[5]?

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN. — Descendons-nous tous deux que[6] de bonne bourgeoisie?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà pas[7] le coup de langue!

1. Appréciation analogue dans Saint-Simon (*Mémoires*, tome XVI) et dans Le Sage (*Turcaret* III, IX); **2.** M. Gaiffe, dans *l'Envers du grand siècle*, cite, d'après les documents du temps, un grand nombre d'exemples de cette sorte d'indélicatesse. Boileau, dans la *Ve Satire*, La Fontaine dans *le Rat et l'Eléphant*, *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* nous donnent l'opinion des bourgeois de bon sens sur la même question; **3.** La franchise de Cléonte, qui descend de parents honorables, qui a servi avec honneur lui-même, qui tient un rang passable, s'oppose à l'absence de scrupule des faux gentilshommes, à l'usurpation des titres nobiliaires, à la lâcheté de cette tromperie. Le ton de la comédie s'élève et la tirade ne serait pas déplacée dans Beaumarchais *(le Barbier de Séville)*; **4.** *Toucher* : mettre sa main dans la main d'un autre en signe de conclusion d'un marché (*Dict. Acad.*, 1694). M. Jourdain l'emploie ici exactement à contresens; **5.** Même expression dans Scarron (*Roman comique*, I, v). Cf. Boursault (*Mercure galant*, I, 2)

« De tant de grands seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille!
Le seigneur d'une terre un peu considérable
En préfère le nom à son nom véritable;
Ce nom de père en fils se perpétue à tort
Et cinquante ans après, on ne sait d'où l'on sort! »

6. Même ellipse rapide dans *les Précieuses ridicules* (I); **7.** Encore une expression elliptique : M. Jourdain s'échauffe peu à peu dans la discussion : n'est-ce pas là la médisance qu'il fallait attendre?

MADAME JOURDAIN. — Et votre père n'était-il pas marchand[1] aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN. — Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela[2]. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre[3], et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. — Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne[4] et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN[5]. — Taisez-vous, impertinente! vous vous fourrez toujours dans la conversation[6]. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise[7].

MADAME JOURDAIN. — Marquise!

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN. — Hélas! Dieu m'en garde!

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où je ne

1. M^me^ Jourdain s'exprime avec vivacité. Et l'idée qu'elle présente sera reprise par La Bruyère (*De la ville*, 11) : « Quel est l'égarement de certains particuliers, qui riches du négoce de leurs pères, dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les princes pour leur garderobe et leur équipage, excitent, par une dépense excessive et un faste ridicule, les traits et la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouir, et se ruinent ainsi à se faire moquer de soi. » **2.** Des commentateurs divers discutent pour savoir si, oui ou non, M. Jourdain a connu son père au temps où ce père était marchand. Peu importe, en fait. M. Jourdain, qui est en colère, est porté à toutes les exagérations. Il en est aux insultes. Il peut tout aussi bien affirmer une contre-vérité. Il est dans le même état d'esprit que la greffière de Dancourt (*Bourgeoises de qualité*, I, III) : « Greffière, monsieur? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari est mort; la charge est vendue. Je n'ai plus de titre, plus de qualité. Je suis destinée à des distinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité »; **3.** *Propre* : de condition analogue. Généralement les gentilshommes qui se mésallient sont présentés au théâtre comme peu recommandables. Même opinion dans La Bruyère (*De quelques usages*, 35) : « Quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme?... Que ne commence-t-il à rougir de son mariage? » Au XVIII^e^ siècle, le désaccord d'unions mal proportionnées sera révélé par Destouches (*le Philosophe marié*, 1727) et Nivelle de La Chaussée (*le Préjugé à la mode*, 1735); **4.** *Malitorne* : mal tourné. Ne pas confondre avec Maritorne, nom d'une servante d'auberge lourde et malpropre, dans le *Don Quichotte* de Cervantes; **5.** (A Nicole. Édition de 1734); **6.** Nicole est dans la tradition des servantes de Molière, dévouée, mais impertinente; **7.** Cf. La Bruyère (*De quelques usages*, 11) : « Tel abandonne son père qui est connu..., pour se retrancher sur son aïeul qui est méconnu. Il montre ensuite un gros revenu... et pour être noble il ne lui manque que des titres. » Le titre de marquise, qui est le titre de Dorimène, hante l'esprit de M. Jourdain.

consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients[1]. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage[2] de grand'dame[3], et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse[4] ? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous : elle n'a pas toujours été si relevée[5] que la voilà; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent[6]. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà bien les sentiments d'un petit esprit[7], de vouloir demeurer toujours dans la bassesse[8]. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse[9].

MADAME JOURDAIN. — Cléonte, ne perdez point courage encore[10]. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

1. Molière a déjà montré à la scène ces « fâcheux inconvénients » dans la pièce de *George Dandin*. Sur la vie des bourgeois dans l'ancien temps, voir La Bruyère (*De la ville*, 22); **2.** *Equipage*, se dit du train, de la suite, des chevaux, des hardes d'une personne de qualité (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Forme étymologique de l'adjectif, gardée encore dans d'autres expressions : grand'place, grand'messe, grand'mère, etc.; **4.** *Glorieux :* plein de vanité, rempli de trop bonne opinion de soi-même (*Dict. Acad.*, 1694); **5.** *Relevée :* noble et hautaine (*ibid.*); **6.** Il n'y a jamais eu de porte Saint-Innocent à Paris. M^me^ Jourdain veut dire : à la porte du cimetière des Saints-Innocents, dans le quartier populeux et négociant où ont été élevées plus tard les Halles; **7.** Dans *les Bourgeoises de qualité* de Dancourt, un personnage s'écrie : « Que vous avez l'âme crasse, monsieur Blandineau, que vous avez l'âme crasse et que vous savez peu vous faire valoir! J'aime à paraître, moi : c'est ma folie! »; **8.** La mésalliance n'est pas considérée de la même manière par Boileau *(Satires V)* :

« Alors le noble altier, pressé de l'indigence
Humblement, du fraquin rechercha l'alliance etc... »

La question du passage d'une caste sociale à une autre plus élevée, ou considérée comme telle, a été étudiée par Paul Bourget dans *l'Etape;* **9.** L'édition de 1734 fait ici une scène (XIII) après la sortie de M. Jourdain; **10.** (A Lucile, Édition de 1734.)

Scène XIII. — CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE. — Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE. — Que veux-tu? J'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE. — Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou[1]? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE. — Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE[2]. — Ah! ah! ah!

CLÉONTE. — De quoi ris-tu?

COVIELLE. — D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE. — Comment?

COVIELLE. — L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE. — Quoi donc?

COVIELLE. — Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade[3] qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle[4] que je veux faire à notre ridicule[5]. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille[6], à donner aisément dans toutes les fariboles[7] qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE. — Mais apprends-moi...

COVIELLE. — Je vais vous instruire de tout; retirons-nous, le voilà qui revient.

1. M. Jourdain a manifesté tant de sottise que l'épithète ne semble pas excessive; **2.** (Riant. Édition de 1734); **3.** Voir dans la Notice, les circonstances de la pièce; **4.** Mot d'origine italienne qui signifie : plaisanterie, niche, et qui a donné le mot burlesque; **5.** Employé substantivement, comme : stupide (acte I, sc. 1); **6.** Se trouve plus souvent au pluriel à cette époque (*Dict. Acad.*, 1694); **7.** Covielle reste tout à fait dans son rôle de plaisantin comme dans les farces italiennes.

SCÈNE XIV. — MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que diable est-ce là? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher[1], et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main et être né comte ou marquis[2].

LAQUAIS[3]. — Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé! mon Dieu, j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV. — DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

LAQUAIS. — Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE. — Voilà qui est bien.

DORIMÈNE[4]. — Je ne sais pas, Dorante; je fais encore ici une étrange démarche de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE. — Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler[5], puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?

DORIMÈNE. — Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivi[6]. Je me suis opposée

1. Boursault, dans *le Mercure galant* (I, II), fait exprimer à un de ses personnages des plaintes analogues :

« Sans savoir ce qu'il fait, le hasard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être. »

2. Mme Patin (Dancourt, *Chevalier à la mode*, 1687, acte I, sc. III) tient aussi à changer de condition : « Oui, oui, j'aimerais mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour que demeurer la veuve du plus riche financier de France. La résolution en est prise. Il faut que je devienne marquise, coûte que coûte; et, pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens dont je suis encanaillée »; 3. (Scène XVI. M. Jourdain, un laquais. Édition de 1734); 4. (Scène XVII. Dorimène, Dorante, le laquais. Édition de 1734); 5. *Régaler* : donner une partie de plaisir, une fête à ses amis (*Dict. Acad.*, 1694); 6. Orthographe des plus anciennes éditions.

à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions[1]. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me feriez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE. — Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE. — Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables personnes[2] du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE. — Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE. — Enfin j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez; et je ne veux point cela.

DORANTE. — Ah! madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE. — Je sais ce que je dis; et entre autres le diamant que vous m'avez forcé à prendre est d'un prix...

DORANTE. — Eh! madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XVI. — MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN[3], *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.* — Un peu plus loin, madame.

1. Vous l'emportez sur mes résolutions; 2. Bien que ce mot soit féminin, comme il s'agit ici d'un homme et d'une femme, le genre masculin l'emporte et est exprimé plus loin par « ils ». Même tour (*le Malade imaginaire*, II, VI) : « Vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-même et parlent sur-le-champ »; 3. Le parvenu Turcaret, de Lesage, se donne lui aussi de la peine pour singer les grands seigneurs. Nous voyons ici M. Jourdain appliquer les principes qu'il a reçus de son maître à danser, et faire son salut en observant exactement les temps, les distances et les règles.

DORIMÈNE. — Comment[1] ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE. — Quoi donc ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE. — Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et, si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...[2]

DORANTE. — Monsieur Jourdain, en voilà assez; madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. *(Bas à Dorimène.)* C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, *de même.* — Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE, *haut.* — Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE. — Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE. — J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas à M. Jourdain.* — Prenez bien garde, au moins, à[3] ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.* — Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE, *bas à M. Jourdain.* — Comment ? gardez-vous-

1. Il est assez naturel que Dorimène ne comprenne pas ce que dit M. Jourdain; 2. La gêne de M. Jourdain, amoureux d'une grande dame, se traduit à la fois par l'emphase de son compliment et la gêne qu'il éprouve à en venir à bout. Turcaret (IV, iv) s'embarrasse également dans les compliments qu'il adresse au chevalier; 3. On trouve, au XVII[e] siècle, prendre garde de : avoir soin de, empêcher que quelque chose n'arrive, et prendre garde à : considérer, faire attention à (*Dict. Acad.*, 1694).

en bien. Cela serait vilain[1] à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. *(Haut.)* Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE. — Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.* — Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, *bas à M. Jourdain.* — J'ai eu une peine effroyable[2] à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas à Dorante.* — Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE. — Il dit madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE. — C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE. — Songeons à manger[3].

LAQUAIS, *à M. Jourdain.* — Tout est prêt, monsieur.

DORANTE. — Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

(Six cuisiniers qui ont préparé le festin dansent ensemble et font le troisième intermède; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.)

1. *Vilain :* paysan, roturier (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** *Effroyable :* jargon précieux; **3.** Bien que Dorante ne soit ni un scélérat comme Don Juan, ni un fripon comme Mascarille, il faut bien avouer que son rôle est équivoque. A. Martin, un des commentateurs de Molière, renvoie pour un per- sonnage de même nature aux *Mémoires du chevalier de Gramont* par Ant. Hamilton. L'édition de 1734 donne, après les paroles de Dorante, une nouvelle scène (la XX[e]) avec l'intervention du valet.

ACTE IV[1]

SCÈNE PREMIÈRE. — DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMÈNE. — Comment, Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique[2]!

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût digne de vous être offert. *(Tous se mettent à table.)*

DORANTE. — Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant[3], et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes[4] de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer[5] lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive[6], à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant[7], d'un carré de mouton gourmandé[8] de persil; d'une longe de veau de rivière[9]

1. La comédie est terminée dès ce moment. Il n'y a plus qu'à dénouer l'intrigue. Comme entre le II[e] et le III[e] acte, il n'y a pas eu à baisser le rideau entre le III[e] et le IV[e] acte. L'action continue, illustrée et divisée par des intermèdes de danse et de musique; **2.** Dans *les Bourgeoises de qualité* (III, VI) de Dancourt, la greffière pour retenir le comte, lui offre aussi un divertissement. « C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée, un divertissement que je vous ai fait préparer. » Mêmes idées également dans *Turcaret* (II, IV); **3.** L'art des repas prend une importance considérable dans la vie des nobles. Molière a donné dans *l'Avare* l'idée d'une réception bourgeoise (III, I). La Bruyère, dans le portrait de Cliton (*De l'homme*, 122), nous dessine « l'arbitre des bons morceaux ». Pour mesurer l'importance des repas dans la vie mondaine, se rappeler le suicide de Vatel raconté par M[me] de Sévigné ; **4.** Incongruités, barbarismes. L'incongruité est une faute contre la grammaire; le barbarisme, une faute contre la pureté de la langue (*Dict. Acad.*, 1694). « Si les nobles transposent ainsi les termes de la grammaire dans un sens culinaire, et si la cuisine nécessite élégance et érudition, ils emploient également des termes de cuisine pour juger des œuvres de l'esprit » (*les Femmes savantes*, III, II); **5.** Amplifier par le discours, mettre en valeur (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** Pain cuit sur la rive (le bord) du four; **7.** Dont le bouquet de jeunesse (le vert) a perdu son âpreté et n'est plus dominant; **8.** *Gourmandé* : corrigé; **9.** Veau élevé en Normandie dans les prairies qui bordent la Seine (Despois et Mesnard).

longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande, de perdrix relevées[1] d'un fumet surprenant; et, pour son opéra[2], d'une soupe à bouillon perlé[3] soutenue[4] d'un jeune gros dindon cantonné[5] de pigeonneaux et couronné d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert[6].

DORIMÈNE. — Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! que voilà de belles mains!

DORIMÈNE. — Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi, madame! Dieu me garde d'en vouloir parler : ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE. — Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous avez trop de bonté...

DORANTE[7]. — Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire[8].

DORIMÈNE. — C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée[9].

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, ce n'est pas...

DORANTE. — Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

(Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.)

1. Mises en valeur; **2.** Chose rare (*Dict. Furetière*, 1690) et parfaite, chef-d'œuvre (*Dict. Richelet*, 1680); **3.** On appelle bouillon perlé un bouillon bien fait, bien consommé et où la substance et le suc de la viande paraît comme par petits grains de perle (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Aidée, accompagnée; **5.** Cantonner est un terme de blason : mettre aux quatre coins, séparer du reste (*Dict. Acad.*, 1694); **6.** Voir comment La Bruyère (*De la ville*, 11) juge André « le magnifique » qui donne des régals à Xanthe et à Ariston, et des fêtes à Elmire; **7.** (Après avoir fait signe à M. Jourdain. Édition de 1734); **8.** La cour avait dû mettre ce goût de musique de table à la mode. Aux dîners publics du roi les violons se faisaient entendre (note de Despois et Mesnard); **9.** A la fois bien traitée et divertie.

PREMIÈRE CHANSON À BOIRE[1].

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits :
Entre lui, vous, et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON À BOIRE[2].

Buvons, chers amis, buvons.
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons :
Quand on a passé l'onde noire[3]
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots :
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux.
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

Sus[4], sus, du vin, partout versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours tant[5] qu'on vous dise assez.

DORIMÈNE. — Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE. — Ouais! monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

1. (Premier et deuxième musiciens ensemble, le verre à la main. Édition de 1734); **2.** (Deuxième et troisième musiciens ensemble. Édition de 1734); **3.** Le Styx; **4.** (Tous trois ensemble. Édition de 1734); **5.** *Tant* : jusqu'à ce que.

DORANTE. — Comment! madame, pour qui prenez-vous monsieur Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

DORIMÈNE. — Encore!

DORANTE[1]. — Vous ne le connaissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN. — Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE. — Oh! je le quitte[2].

DORANTE. — Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous touchez[3]?

DORIMÈNE. — Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit...

MONSIEUR JOURDAIN. — Si je pouvais ravir[4] votre cœur, je serais...

Scène II. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN. — Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas[5]. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez[6] les dames[7] en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie tandis que vous m'envoyez promener[8].

1. (A Dorimène. Édition de 1734); **2.** *Quitter :* se désister de quelque chose, y renoncer (*Dict. Acad.*, 1694); **3.** Dorimène se sert la première et choisit. M. Jourdain prend les morceaux qu'elle a touchés et laissés; **4.** Jeu de mots sur les deux sens de ravir. Dans la phrase de Dorimène, il signifie : enlever l'esprit par un transport d'admiration (*Dict. Acad.*, 1694. 2e sens). M. Jourdain l'emploie avec le sens « d'enlever de force » (*Dict. Acad.*, 1694. 1er sens); **5.** Dans *l'Asinaire* de Plaute (v. 909 à la fin), Artémone conduite par le parasite trouve son mari Déménète et son fils Argyrippe en train de festoyer chez la courtisane Philénie; elle insulte la courtisane et traite son mari avec rudesse. Molière s'est inspiré de cette scène; **6.** Festiner employé comme verbe actif au sens de festoyer est considéré comme vieux dans le *Dict. Acad.* (1694); **7.** Pluriel d'exagération populaire; **8.** Ce verbe pronominal s'emploie encore sans pronom dans l'expression donnée par Molière.

DORANTE. — Que voulez-vous dire, madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres de vous allez mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régale[1] à madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne[2] tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais[3].

DORANTE. — Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire des lunettes, monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grand'dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous de mettre de la dissension dans un ménage et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE. — Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante. *(Elle sort.)*

DORANTE[4]. — Madame, holà! madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame! monsieur le comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener[5]. *(A Mme Jourdain.)* Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN. — Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne sais qui[6] me tient, maudite,

1. Seule orthographe du mot dans le *Dict. Acad.* (1694) avec le sens de divertissement; **2.** Ce verbe, avec le sens d'offrir, s'oppose à *prêter* que Dorante vient d'employer; **3.** Encore une expression populaire : je sais ce que je dois en penser; **4.** (A Dorimène qui sort. Édition de 1734); **5.** (Scène III : Mme Jourdain, M. Jourdain, laquais. Édition de 1734); **6.** Haase (§ 42). *Qui* pronom neutre sert à amener une interrogation indirecte.

que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venu troubler. *(On ôte la table*[1]*.)*

MADAME JOURDAIN, *sortant*. — Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous faites bien d'éviter ma colère[2]. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE III. — COVIELLE, *déguisé*, MONSIEUR JOURDAIN[3], LAQUAIS.

COVIELLE. — Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, monsieur.

COVIELLE[4]. — Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela[5].

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi?

COVIELLE. — Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pour me baiser?

COVIELLE. — Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

MONSIEUR JOURDAIN. — De feu monsieur mon père?

COVIELLE. — Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment dites-vous?

COVIELLE. — Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon père?

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous l'avez fort connu?

1. (Les laquais emportent la table. Édition de 1734); **2.** (Scène IV : M. Jourdain seul. Édition de 1734); **3.** (Scène V : M. Jourdain, Covielle déguisé. Édition de 1734); **4.** Étendant la main à un pied de terre. Édition de 1734); **5.** Même geste dans *l'Ecole des Femmes* (I, VI, 257-258).

COVIELLE. — Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE. — Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. — Lui, marchand[1]! C'est pure médisance[2], il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux[3], et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent[4].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon père était gentilhomme.

COVIELLE. — Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE. — Depuis avoir connu[5] feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par tout le monde!

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE. — Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par[6] l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

1. Cf. La Bruyère (*Biens de fortune*, Périandre); **2.** Reprise du même mot qu'à l'acte III : « ce sont des malavisés qui disent cela... »; **3.** *Officieux* : prompt à faire office, serviable (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Turcaret (III, VI) déclare de la même manière, n'avoir jamais été laquais, mais homme d'affaire chez un marquis; **5.** Haase (§ 85 C) : L'infinitif étant considéré comme un substantif verbal peut se construire, au XVII[e] siècle, avec les prépositions : *depuis, par, après;* **6.** *Par* : à cause de.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle[1] ?

COVIELLE. — Vous savez que le fils du Grand Turc est ici[2] ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi ? non.

COVIELLE. — Comment ! Il a un train tout à fait magnifique : tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE. — Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc ?

COVIELLE. — Oui ; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon gendre, le fils du Grand Turc ?

COVIELLE. — Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit[3] : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? »

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE. — Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement et que j'avais vu votre fille : « Ah ! me dit-il, *Marababa sahem* » ; c'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! »

MONSIEUR JOURDAIN. — *Marababa sahem* veut dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ?

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car, pour moi, je n'aurais jamais cru que ce

1. L'indéfini latin *qualem* a donné *quel*, qui sert d'interrogatif, concurremment avec *qui* jusqu'au XVII^e^ siècle ; **2.** Il est possible que l'ambassadeur de Turquie ait assisté à la représentation du *Bourgeois gentilhomme*. En tout cas, l'envoyé extraordinaire de Soliman, qui reçut audience du roi le 5 décembre 1669 à Saint-Germain, avait pu assister au « divertissement » du roi ; **3.** Imitation directe de Rotrou (*la Sœur*, III, 5 et 6). Les mots exotiques et fantaisistes de Molière sont repris presque exactement de deux ou trois tirades de Rotrou

Marababa sahem eût voulu dire : Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

COVIELLE. — Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *Cacaracamouchen?*

MONSIEUR JOURDAIN. — *Cacaracamouchen?* Non.

COVIELLE. — C'est-à-dire : Ma chère âme.

MONSIEUR JOURDAIN. — *Cacaracamouchen* veut dire : Ma chère âme?

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui est merveilleux! *Cacaracamouchen*, ma chère âme : dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE. — Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*[1] *?*

COVIELLE. — Oui, *Mamamouchi ;* c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin[2], ce sont de ces anciens... Paladin enfin! Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE. — Comment! le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il va venir ici?

COVIELLE. — Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE. — Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce qui m'embarrasse ici,

1. Littré (*Dict. français*, édition de 1877) déclare que ce mot forgé par Molière signifie : propre à rien; 2. *Paladin* : on appelle ainsi, dans les vieux romans, les principaux seigneurs de la cour de Charlemagne, qui le suivaient à la guerre (*Dict. Acad.*, 1694).

c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allé[1] mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE. — Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse : c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le[2] voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir; le voilà.

SCÉNE IV[3]. — CLÉONTE, *en turc, avec trois pages portants*[4] *sa veste*, MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE, *déguisé*.

CLÉONTE. — *Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi*[5].

COVIELLE[6]. — C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. » Ce sont façons[7] de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je suis très humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE. — *Carigar camboto oustin moraf.*

CLÉONTE. — *Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.*

COVIELLE. — Il dit que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents[8].

MONSIEUR JOURDAIN. — Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE. — *Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.*

CLÉONTE. — *Bel-men.*

COVIELLE. — Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tant de choses en deux mots[9]?

1. Orthographe des éditions successives, sauf celle de 1773. Allé reste sans accord devant l'infinitif; **2.** Il s'agit évidemment de Cléonte; **3.** (Scène VI de l'édition de 1734); **4.** Accord ordinaire au XVII[e] siècle; **5.** Il est aisé de retrouver, dans ce mot, l'actuel salamalec (du turc : *salam*, paix; *aleik*, avec toi); **6.** (A M. Jourdain. Édition de 1734); **7.** Règle déjà signalée (Haase, § 73); **8.** Voilà une belle phrase que M. Jourdain retiendra approximativement et qu'il essaiera de replacer; **9.** Voir exactement la même réflexion dans Rotrou (*la Sœur*, III, 5).

COVIELLE. — Oui; la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

Scène V[1]. — DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE. — Ha! ha! ha! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah! ah[2]! Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE. — Ah! ah! Covielle, qui t'aurait reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE. — Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE. — De quoi ris-tu?

COVIELLE. — D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE. — Comment?

COVIELLE. — Je vous le donnerais en bien des fois[3], monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE. — Je ne devine point le stratagème, mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE. — Je sais, monsieur, que la bête vous est connue[4].

DORANTE. — Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE. — Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

(La cérémonie turque pour ennoblir[5] le bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède.)

1. (Scène VII. Covielle seul. Édition de 1734); **2.** (Scène VIII. Dorante, Covielle. Édition de 1734); **3.** Même expression que celle employée par le tailleur; **4.** Expression triviale et narquoise de remerciement : je vois que vous me connaissez bien; **5.** La différence de sens entre ennoblir et anoblir est plus récente que la pièce de Molière, elle est indiquée déjà par Furetière (1690) et le *Dict. Acad.*, (1694). Dans les éditions de 1682 et de 1734, la cérémonie turque a été agrémentée de plusieurs intermèdes.

Le mufti[1], quatre dervis[2], six Turcs dansants, six Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.

Le mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre dervis; après on lui amène le bourgeois vêtu à la turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles :

la langue franc avec les inventions de Molière

LE MUFTI

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star mufti,
Ti qui tsar ti?
Non intendir,
Tazir, tazir[3].

Le mufti demande en même langue aux Turcs assistants de quelle religion est le bourgeois, et ils l'assurent qu'il est mahométan. Le mufti invoque Mahomet en langue franque[4], et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Mahametta per Giourdina
Mi pregar sera e matina,
Voler far un paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.
Dar turbanta é dar scarcina
Con galera é brigantina
Per deffender Palestina
Mahametta, etc.[5]

Le mufti demande aux Turcs si le bourgeois sera ferme dans la religion mahométane et leur chante ces paroles :

LE MUFTI

Star bon Turca Giourdina?

LES TURCS

Hi valla[6].

LE MUFTI *danse et chante ces mots.*

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

1. Rôle joué par Lulli qui dans le livret du ballet a pris le pseudonyme de Chiacheron (ital. : *chiacchierone* : le bavard, le babillard). Le titre de mufti est un titre religieux; **2.** Les dervis ou derviches sont des religieux d'ordres mendiants; **3.** Voilà la traduction de ces deux couplets en jargon sabir : « Si toi savoir, toi répondre. Si ne pas savoir, te taire, te taire. — Moi être mufti; toi, être toi? Pas entendre? te taire; te taire. » Dès 1682 se place ici un dialogue en sabir entre le mufti et les Turcs. Ce dialogue est fait d'une série d'interrogations plaisantes sur la religion de M. Jourdain; **4.** Il s'agit précisément du baragouin dont un échantillon vient d'être donné et qui se parle sur la côte française et algérienne de la Méditerranée, ainsi que dans les États barbaresques et les Échelles du Levant; **5.** Traduction « Mahomet, pour Jourdain, moi prier soir et matin, vouloir faire un paladin de Jourdain, de Jourdain. Donner turban et donner cimeterre, avec galère et brigantine, pour défendre Palestine »; **6.** « Être bon Turc Jourdain? — Je le jure par Dieu. » (Ces deux derniers mots sont authentiquement turcs.)

Phot. Larousse.

Gravure du XVII^e siècle.

LA CÉRÉMONIE TURQUE DU « BOURGEOIS GENTILHOMME »

Les Turcs répondent les mêmes vers[1].
Le mufti propose de donner le turban au bourgeois et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Ti non star furba?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI

Non star furfanta?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI

Donar turbanta, donar turbanta[2].

Les Turcs répètent tout ce qu'a dit le mufti pour donner le turban au bourgeois. Le mufti et les dervis se coiffent avec des turbans de cérémonie, et l'on présente au mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste des Turcs assistants; après son invocation, il donne au bourgeois l'épée et chante ces paroles :

LE MUFTI

Ti star nobile, e non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

Les Turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.
Le mufti commande aux Turcs de bâtonner le bourgeois et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Dara, dara,
Bastonnara, bastonnara.

Les Turcs répètent les mêmes vers et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.
Le mufti, après l'avoir fait bâtonner, lui dit en chantant :

LE MUFTI

Non tener honta,
Questa star ultima affronta[3].

Les Turcs répètent les mêmes vers.
Le mufti recommence une invocation et se retire après la cérémonie, avec tous les Turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turque.

1. Ici se place, dès l'édition de 1662, une nouvelle partie de la cérémonie ridicule destinée à faire rire autant des gestes amusants du mufti que de l'épouvante de M. Jourdain; **2.** « Toi pas être fourbe? — Non, non, non. — Pas être fripon? — Non, non, non. — Donner turban, donner turban »; **3.** « Toi être noble et cela n'être pas une fable. Prendre sabre. — Donnez, donnez, bâtonnade, bâtonnade. — Ne pas avoir honte. Ceci être le dernier affront. »

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN. — Ah! mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon[1] que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN. — Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi?*

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN. — Quelle bête est-ce là?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

MADAME JOURDAIN. — Baladin[2]! Êtes-vous en âge de danser des ballets?

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle ignorante! Je dis paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN. — Quelle cérémonie donc?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mahameta per Jordina*[3].

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que cela veut dire?

1. Souvenir très précis de Rotrou (*la Veuve*, III, II) :

« A quoi ces habits turcs? Dansez-vous un ballet?
Portez-vous un momon?.....

Le momon est d'abord « un défi au jeu de dés, porté par des masques, en temps de carnaval » (*Dict. Acad.*, 1694), puis il a pris le sens, plus précis et plus proche de l'étymologie, de mascarade. Avec les paroles aigres de Mme Jourdain, l'acte se rattache aisément au précédent, et nous annonce un dénouement très rapide de l'intrigue; 2. Il est évident que, travesti comme il l'est, M. Jourdain évoque assez bien un personnage de ballet, un danseur, bien plutôt que le héros d'un roman de chevalerie; 3. M. Jourdain, qui a merveilleusement retenu tous les détails de la scène, chante toutes ces répliques sur l'air et avec la voix du mufti.

MONSIEUR JOURDAIN. — *Jordina*, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien quoi, Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Voler far un paladina dé Jordina.*

MADAME JOURDAIN. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Dar turbanta con galera.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce à dire cela?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Per deffender Palestina.*

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Dara, dara, bastonnara.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Non tener honta, questa star l'ultima affronta.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

MONSIEUR JOURDAIN, *danse et chante.* — *Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da*[1].

MADAME JOURDAIN. — Hélas! mon Dieu, mon mari est devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN, *sortant.* — Paix, insolente! portez respect à monsieur le *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN[2]. — Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir[3]. Ah! ah! voici justement le reste de notre écu[4]! Je ne vois que chagrin de tous les côtés.

(Elle sort.)

SCÈNE II. — DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. — Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là; et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte et d'appuyer toute sa mascarade[5]. C'est

1. (Il tombe par terre. Édition de 1734); **2.** (Seule. Édition de 1734); **3.** (Apercevant Dorimène et Dorante. Édition de 1734); **4.** Probablement venue du vocabulaire des changeurs de monnaies, cette expression signifie : il ne nous manquait plus que cela. Ce sens ironique n'est pas indiqué dans le *Dict. Acad.* (1694); **5.** A partir de ce moment, Dorante se relève un peu aux yeux du spectateur moderne. Sa présence et celle de Dorimène chez M. Jourdain après la scène que lui a faite Mme Jourdain ne s'expliquent que par une licence théâtrale. Molière rassemble dès maintenant les trois couples pour le triple mariage qui finit la comédie.

un fort galant homme et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui[1].

DORIMÈNE. — J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune[2].

DORANTE. — Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE. — J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher[3] vos profusions; et, pour rompre le cours à[4] toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage, comme vous savez.

DORANTE. — Ah! madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMÈNE. — Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et sans cela je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE. — Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE. — J'userai de tous les deux. Mais voici votre homme : la figure[5] en est admirable.

Scène III. — MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. — Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

1. La construction de : s'intéresser, avec : pour (dans le sens de s'entremettre en faveur de, entrer dans les intérêts de), n'est pas indiquée dans le *Dict. Acad.* (1694); **2.** *Bonne fortune* a, au XVII[e] siècle, le sens de bonheur. Le *Dict. Acad.* (1694) donne comme abusif le sens actuel : les bonnes grâces d'une femme; **3.** Tournure un peu vieillie à l'époque de Molière. Le *Dict. Acad.* (1694) ne donne que : empêcher quelqu'un de. Corneille disait, et Molière l'imite : empêcher quelque chose à quelqu'un. *Profusions* : dépenses excessives; **4.** Phrase citée en exemple par le *Dict. Acad.* (1694) avec le sens de : détourner, arrêter le mouvement droit de quelque chose; **5.** *Figure* : apparence extérieure d'une forme matérielle (*Dict. Acad.*, 1694). Ici tout simplement : costume, travestissement.

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait les révérences à la turque*[1]. — Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions[2].

DORIMÈNE. — J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE. — Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement : votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN. — La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE. — Vous voyez, madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE. — C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE. — Où est donc son Altesse Turque? Nous voudrions bien, comme[3] vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le[4] voilà qui vient, et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main[5].

Scène IV. — CLÉONTE, COVIELLE. MONSIEUR JOURDAIN, etc.

DORANTE[6]. — Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

1. D'après MM. Despois et Mesnard, la salutation se fait en Turquie en portant la main droite à la bouche, puis au front. M. Jourdain imite ce qu'il a vu faire par les Turcs pendant la cérémonie burlesque qui l'a fait mamamouchi; **2.** C'est exactement la phrase de Covielle à l'acte précédent; mais inversée et rendue, par suite, absurde. De même, le second compliment; **3.** *Comme* . à titre de; **4.** *Le*, au lieu de *la;* accord avec le sens; **5.** C'est le signe des accords et des accordailles; **6.** (A Cléonte. Édition de 1734.)

MONSIEUR JOURDAIN. — Où est le truchement[1] pour lui dire qui vous êtes et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! où diantre est-il allé? *(A Cléonte.) Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore;* et, madame, une *granda dama, granda dama*[2]. *Ahi*[3] *!* lui monsieur, lui *Mamamouchi* français et madame, *Mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète[4]. Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui[5] un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité qui lui viennent faire la révérence comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE. — *Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLÉONTE. — *Catalequi tubal ourin soter amalouchan.*

MONSIEUR JOURDAIN[6]. — Voyez-vous?

COVIELLE. — Il dit que la pluie des prospérités arrose[7] en tout temps le jardin de votre famille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc!

DORANTE. — Cela est admirable[8].

SCÈNE V. — LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMÈNE, ETC.

MONSIEUR JOURDAIN. — Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE. — Comment! mon père, comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse[9], et la plus pleine d'hon-

1. *Truchement* : interprète, est la déformation d'un mot turc : *tardjouman* d'où l'on a tiré le doublet drogman (même sens); **2.** (Voyant qu'il ne se fait point entendre. Édition de 1734); **3.** (Montrant Dorante. Édition de 1734); **4.** (Scène v. Édition de 1734); **5.** (Montrant Cléonte. Édition de 1734); **6.** (A Dorimène et Dorante. Édition de 1734); **7.** Le texte initial porte la forme archaïque : arrouse; **8.** Expression très chère à M. Jourdain qui l'a répétée maintes fois depuis le début de la pièce; **9.** M. Jourdain, dupe de sa sottise et de sa vanité, n'a aucun doute sur la valeur de la dignité qu'on lui a conférée, et de la cérémonie qui s'est déroulée en son honneur.

neur pour vous qui se peut[1] souhaiter[2]. Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. — A moi, mon père?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main[3], et rendez grâces au ciel de votre bonheur.

LUCILE. — Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE. — Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE. — Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités[4] que de... *(Reconnaissant Cléonte.)* Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui[5] me plaît d'avoir une fille obéissante.

Scène VI. — MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, etc.

MADAME JOURDAIN. — Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant[6]?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, impertinente[7]? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN. — C'est vous qu'il n'y a pas moyen

1. Haase (§ 78). L'ancienne langue employait l'indicatif après toute expression renfermant une idée de joie, d'étonnement, etc., en considérant l'action comme un fait objectif. Le XVII[e] siècle emploie de même fort souvent l'indicatif. La syntaxe moderne préférerait ici le subjonctif; 2. (Montrant Cléonte. Édition de 1734); 3. Même invitation de Chrysale à Henriette (*les Femmes savantes*, III, VI); 4. *L'extrémité :* le plus triste état où l'on puisse être réduit (*Dict. Acad.*, 1694); 5. Haase (§ 35). Qui, neutre et sans antécédent est assez fréquent avec un substantif attribut du verbe être, assez rare avec d'autres verbes; 6. Masque du mardi gras (*Dict. Acad.*, 1694); 7. Qui parle ou agit contre la raison, la discrétion et la bienséance (*Dict. Acad.*, 1694).

de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage[1] ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. — Avec le fils du Grand Turc ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui[2]. Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DORANTE. — Comment ! madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?

MADAME JOURDAIN. — Mon Dieu, monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE. — C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN. — Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE. — C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser[3] dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN. — Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE. — Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN. — Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Elle peut oublier Cléonte ?

DORANTE. — Que ne fait-on pas pour être grand'dame ?

MADAME JOURDAIN. — Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

1. Ce mot, exprimant amas ou union de choses naturelles, est évidemment méprisant; **2.** (Montrant Covielle. Édition de 1734); **3.** Haase (§ 61). L'ancien français omettait volontiers le pronom régime des verbes réfléchis. Le XVII[e] siècle a gardé quelques-unes de ces tournures. Plus haut, Molière a employé : s'intéresser pour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN. — Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! que de bruit!

LUCILE. — Ma mère!

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN[1]. — Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN. — Oui, elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE[2]. — Madame!

MADAME JOURDAIN. — Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE. — Un mot.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à M. Jourdain.* — Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN. — Je n'y consentirai point.

COVIELLE. — Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN. — Non.

MONSIEUR JOURDAIN[3]. — Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN. — Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il vous dira...

MADAME JOURDAIN. — Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal de l'entendre?

COVIELLE. — Ne faites que m'écouter, vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien, quoi?

COVIELLE, *à part à M^me^ Jourdain.* — Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas

1. (A M^me^ Jourdain. Édition de 1734); 2. (A M^me^ Jourdain. Édition de 1734); 3. (A M^me^ Jourdain. Édition de 1734.)

bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions[1] de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN[2]. — Ah! ah!

COVIELLE[3]. — Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN[2]. — Ah! comme cela je me rends.

COVIELLE[3]. — Ne faites pas semblant de rien[4].

MADAME JOURDAIN. — Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! voilà tout le monde raisonnable[5]. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. — Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE. — C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi[6]

MADAME JOURDAIN. — Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN[7]. — C'est pour lui faire accroire?

DORANTE, *bas à M. Jourdain*. — Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN[7]. — Bon, bon[8]! Qu'on aille vite querir le notaire.

DORANTE. — Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN. — Et Nicole?

1. Imaginations fausses, folles, extravagantes (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** (Bas à Covielle. Édition de 1734); **3.** (Bas à M^me^ Jourdain. Édition de 1734); **4.** Pléonasme familier. *Rien* garde encore son sens étymologique de : quelque chose; **5.** (A M^me^ Jourdain. Édition de 1734); **6.** Phrase de construction libre et assez incorrecte. *C'est que* : je vous dirai que; **7.** (Bas à Dorante. Édition de 1734); **8.** (Haut. Édition de 1734.)

MONSIEUR JOURDAIN. — Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE. — Monsieur, je vous remercie. *(A part.)* Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome[1].

(La comédie finit par un ballet qui avait été préparé.)

PREMIÈRE ENTRÉE[2]

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS

qui, en musique, demandent des livres.

TOUS

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR[3]

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR

Holà, monsieur! Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR

Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans!

1. MM. Despois et Mesnard rappellent une comédie de Boisrobert : *la Folle gageure* de 1651 « dont le dénouement couronne les fourberies d'un valet... un personnage s'écrie vers la fin de la pièce : « Si quelqu'un fourbe mieux, je l'irai dire à Rome »; 2. Le livret de 1670, imprimé pour le roi et ses invités, porte ici en tête : *Ballet des Nations*. Ce ballet, accueilli avec beaucoup de succès, et dont Lulli avait composé la musique, servit de prologue, en 1672, pour son premier Opéra : *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus*. *Le Bourgeois gentilhomme* fut repris, en janvier 1717 et en janvier 1852 avec le ballet. L'édition de 1734 indique la distribution ainsi : « Je l'irai dire à Rome. » Fin du V^e^ acte. Ballet des Nations. Première entrée. Un donneur de livres, dansant. Importuns, dansants. Deux hommes du bel air. Deux femmes du bel air. Deux Gascons. Un Suisse. Un vieux bourgeois, babillard. Une vieille bourgeoise, babillarde. Troupe de spectateurs, chantants. Chœur des spectateurs, au donneur de livres « A moi »; 3. Le *Dict. Acad.* (1694) cite la locution sans y attacher l'idée de raillerie. La deuxième édition de 1718 donne : ne se dit ordinairement qu'en raillerie, en parlant de ceux qu'on prétend qui se veulent distinguer des autres par des manières plus recherchées, plus polies ou même plus libres...

AUTRE FEMME DU BEL AIR

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes[1].

GASCON

Aho! l'homme aux livres, qu'on m'en vaille[2].
J'ay déjà le poumon usé;
Bous voyez qué chacun mé raille,
Et je suis escandalisé
De boir ès[3] mains de la canaille
Ce qui m'est par vous refusé.

AUTRE GASCON

Eh! cadédis, monseu, boyez qui l'on put être;
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pensé, mordi! que le fat
N'a pas l'honnur dé mé connaître.

LE SUISSE

Mon'siur le donneur de papieir,
Que veul dire sti façon de fifre?
Moi l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre;
Pardi, mon foi, Mon'siur, je pense fous l'être ifre[4].

VIEUX[5] BOURGEOIS BABILLARD

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,

1. *Grisette* : nom d'une étoffe dont s'habillent les personnes de condition médiocre; puis ces personnes mêmes. « Ne se dit plus que par mépris d'une jeune fille ou d'une jeune femme de basse condition » (*Dict. Acad.*, 1694); **2.** Molière parodie la prononciation gasconne du temps, dont la particularité est de permuter les lettres *b* et *v*; **3.** *Ès* : contraction ancienne pour : en les, déjà archaïque au XVII[e] siècle où on ne la trouve que dans des expressions toutes faites comme : maître ès arts (*Dict. Acad.*, 1694); **4.** Le jargon du Suisse est caractérisé par le remplacement fréquent de la lettre *v* par la lettre *f*; **5.** « Le donneur de livres, fatigué par les importuns qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en colère. » Un vieux, etc... (édition de 1734).

Pour être placée au sommet
De la salle, où l'on met
Les gens de Lantriguet[1] :
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Il est vrai que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers qui manque au capital[2],
L'entend fort mal;
C'est un brutal,
Un vrai cheval
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR

Ah! quel bruit!
Quel fracas!
Quel chaos!
Quel mélange!
Quelle confusion!
Quelle cohue étrange!
Quel désordre!
Quel embarras!
On y sèche.
L'on n'y tient pas.

GASCON

Bentre! je suis à vout[3].

AUTRE GASCON

J'enragé, Diou mé damne.

SUISSE

Ah! que l'y faire saif dans sti sal de cians.

1. Nom breton de Tréguier. Les gens de Lantriguet représentent pour le bourgeois parisien les provinciaux, les gens du commun; 2. Qui manque à l'essentiel de sa tâche; 3. Ventre (bleu)! je suis à bout.

GASCON

Jé murs.

AUTRE GASCON

Jé perds la tramontane[1].

SUISSE

Mon foi, moi, je foudrais être hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie.
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas :
Tout ce fatras[2],
Cet embarras,
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis;
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerais mieux être au milieu de la halle;
Si jamais je reviens à semblable régale[3],
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.

1. *La tramontane :* l'étoile polaire. Cf. l'expression populaire contemporaine : je perds le nord, la boussole; **2.** Le livret de 1670, le livret des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus* donnent : fracas; **3.** Orthographe du temps déjà signalée.

TOUS

A moi, monsieur, à moi, de grâce, à moi, monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

DEUXIÈME ENTRÉE

Les trois importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE

Trois Espagnols chantent[1].

Sé que me muero de amor[2],
Y solicito el dolor.

A un muriendo de querer
De tan buen ayre adolezco,
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer,
Y no pudiento exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonxeame la suerte[3]
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor,

Sé que, etc.

Six Espagnols dansent.

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS[4]

Ay! que locura, con tanto rigor
Quexarce de Amor,
Del nino bonito
Que todo es dulçura
Ay! que locura!
Ay! que locura[5]!

1. Ces vers espagnols, dont Molière est l'auteur, sont empreints de gongorisme. Le gongorisme (dû à l'imitation de Gongora, fin du XVI[e] siècle) est une maladie du style qui tend à donner aux idées une subtilité excessive et une forme inattendue aux sentiments. La préciosité, en France, s'est beaucoup inspirée du gongorisme d'Espagne; **2.** Traduction : « Je sais que je me meurs d'amour, et je recherche la douleur. Quoique mourant de désir, je dépéris de si bon air que ce que je désire souffrir est plus que ce que je souffre; et la rigueur de mon mal ne peut excéder mon désir; je sais que, etc... »; **3.** Traduction : « Le sort me flatte avec une pitié si attentive, qu'il m'assure la vie dans le danger de la mort. Vivre d'un coup si fort est le prodige de mon salut. Je sais que, etc... »; **4.** (Premier Espagnol, Édition de 1734); **5.** Traduction : « Ah! quelle folie de se plaindre de l'amour avec tant de rigueur, de l'enfant gentil qui est la douceur même! Ah! quelle folie. Ah! quelle folie!... »

ESPAGNOL *chantant.*

El dolor solicita,
El que al dolor se da,
Y nadie de amor muere
Sino quien no save amar[1].

DEUX ESPAGNOLS

Duelce muerte es el amor
Con correspondencia igual,
Y si esta gozamos hoy
Porque la quieres turbar[2] ?

UN ESPAGNOL[3]

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer
Que en esto de querer
Todo es hallar el vado[4].

TOUS TROIS ENSEMBLE

Vaya, vaya de fiestas!
Vaya de vayle!
Alegria, alegria, alegria!
Que esto de dolor es fantasia[5] !

QUATRIÈME ENTRÉE

ITALIENS[6]

Une musicienne italienne fait le premier récit, dont voici les paroles :

Di rigori armata il seno
Contro Amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar due vaghi rai.
Ahi! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!

Ma si caro è 'l mio tormento,
Dolce è si la piaga mia,
Ch' il penare è 'l mio contento,

1. « La douleur tourmente celui qui s'abandonne à la douleur ; et personne ne meurt d'amour si ce n'est celui qui ne sait pas aimer » ; **2.** « L'amour est une douce mort, quand on est payé de retour ; et si nous en jouissons aujourd'hui, pourquoi la veux-tu troubler ? » ; **3.** Deuxième Espagnol : El dolor etc. Premier et deuxième Espagnols : Dulce muerte, etc. Troisième Espagnol : Alegrese, etc... (Édition de 1734) ; **4.** « Que l'amant se réjouisse et adopte mon avis ; car, lorsqu'on désire, tout est de trouver le moyen » ; **5.** « Allons, allons, des fêtes! allons, de la danse! Gai, gai, gai! la douleur est de l'imagination ; **6.** Les vers italiens sont de Molière et de Lulli. Après le mot : Italiens, l'édition de 1734 ajoute : « Une Italienne chantante. Un Italien, chantant. Arlequin, trivelins et scaramouches, dansants. L'Italienne, etc... »

E 'l sanarmi è tirannia.
Ahi! che più giova e piace
Quanto amor è più vivace[1]!

Après l'air que la musicienne a chanté, deux scaramouches, deux trivelins et un arlequin représentent une nuit, à la manière des comédiens italiens, en cadence.

Un musicien italien se joint à la musicienne italienne et chante avec elle les paroles qui suivent :

LE MUSICIEN ITALIEN

Bel tempo che vola
Rapisce il contento;
D'Amor ne la scola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE

Insin che florida
Ride l' età
Che pur tropp' horrida
Da noi sen và.

TOUS DEUX

Sù cantiamo,
Sù godiamo,
Ne' bei di di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.

MUSICIEN

Pupilla ch'e vaga
Mill' alm incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

MUSICIENNE

Ma poiche frigida
Langue l'età
Più l'alma rigida
Fiamme non hà[2].

1. Traduction : « Ayant armé mon sein de rigueurs, je me révoltai contre l'Amour, mais je fus vaincue avec la promptitude de l'éclair en regardant deux beaux yeux. Ah! qu'un cœur de glace résiste peu à une flèche de feu! Cependant, mon tourment m'est si cher, et ma plaie m'est si douce, que ma peine fait mon bonheur et que me guérir serait une tyrannie. Ah! plus l'amour est vif, plus il a de charmes et cause de plaisir. » **2.** Traduction : « Le beau temps qui s'envole emporte le plaisir; à l'école d'Amour, on apprend à profiter du moment. — Tant que l'âge en fleur nous rit l'âge qui trop promptement hélas! s'éloigne de nous, Chantons, jouissons, dans les beaux jours de la jeunesse; un bien perdu ne se recouvre plus. Un bel œil enchaîne mille cœurs; ses blessures sont douces; le mal qu'il cause est un bonheur. Mais quand languit l'âge glacé, l'âme engourdie n'a plus de feu. » (Traduction d'Auger.)

TOUS DEUX

Sù cantiamo, etc.

Après le dialogue italien, les scaramouches et trivelins dansent une réjouissance[1].

CINQUIÈME ENTRÉE

FRANÇAIS

Deux musiciens poitevins dansent et chantent les paroles qui suivent :

PREMIER MENUET

PREMIER MUSICIEN

Ah! qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! que le ciel donne un beau jour!

AUTRE MUSICIEN

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour.
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour,
Nous invite à l'amour.

DEUXIÈME MENUET

TOUS DEUX ENSEMBLE

Vois ma Climène,
Vois, sous ce chêne
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux.
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.

Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.

1. Deux scaramouches et deux trivelins représentent avec Arlequin une nuit à la manière des conteurs italiens. L'Italien : Bel tempo, etc. L'Italienne : Insin, etc. Tous deux ensemble : Sù, etc. L'Italien : Pupilla, etc. L'Italienne : Ma poiche, etc. Tous deux ensemble : Sù, etc. Les scaramouches et les trivelins finissent l'entrée par une danse (édition de 1734)

SIXIÈME ENTRÉE

Tout cela finit par le mélange des trois nations et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :

Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous!
Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux[1].

1. A la fin du ballet des nations, l'édition de 1734 donne les noms des personnes qui ont chanté et dansé dans *le Bourgeois gentilhomme*. Rappelons que la partition de Lulli avec les indications techniques sur les intermèdes nous est parvenue grâce à un exemplaire de 185 pages copié par le musicien Philidor et portant le titre suivant : « *Le Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet; donné par le roi à toute sa cour dans le château de Chambord au mois d'octobre 1670; fait par M. de Lully, surintendant de la musique du Roy, et par le sieur Molière ». Cet ouvrage reproduit le texte de Molière (conforme à l'édition de 1674) et les divers morceaux de musique insérés à la place que leur assignait la représentation de la comédie-ballet.

JUGEMENTS SUR « LE BOURGEOIS GENTILHOMME »

XVII^e SIÈCLE

Mardi, ballet et comédie,
Avec très bonne mélodie
Aux autres ébats succéda,
Où tout, dit-on, des mieux alla,
Par les soins des deux grands Baptistes,
Originaux et non copistes,
Comme on sait, dans leur noble emploi,
Pour divertir notre grand Roi,
L'un par sa belle comédie,
Et l'autre par son harmonie.

Robinet,
Lettre en vers à Monsieur (18 octobre 1670).

XVIII^e SIÈCLE

Le Bourgeois gentilhomme est un des plus heureux sujets de comédie que le ridicule des hommes ait pu fournir. La vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que les princes prennent le titre de rois, que les grands seigneurs veulent être des princes... Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité; mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique et qui puisse faire rire au théâtre : ce sont les extrêmes disproportions des manières et du langage d'un homme avec les airs et les discours qu'il veut affecter qui font un ridicule plaisant.

Voltaire,
Sommaires des pièces de Molière (1765).

J'entends dire qu'il (Molière) attaque les vices; mais je voudrais bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable, d'un bourgeois sans esprit et vain qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la pièce dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt? et le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre?...

J.-J. Rousseau,
Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles (1758).

Molière me paraît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas. La Bruyère, animé à peu près du même génie, a peint avec la même vérité et la même véhémence que Molière les travers des hommes; mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence et d'élévation dans ses peintures. On peut mettre encore ce poète en parallèle avec Racine. L'un et l'autre ont parfaitement connu le

cœur de l'homme; l'un et l'autre se sont attachés à peindre la nature. Racine la saisit dans les passions des grandes âmes; Molière dans l'humeur et les bizarreries des gens du commun. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets; l'autre a traité les grands avec une sagesse et une majesté touchantes. Molière a ce bel avantage que ses dialogues jamais ne languissent : une forte et continuelle imitation des mœurs passionne ses moindres discours. Cependant à considérer simplement ces deux auteurs comme poètes, je crois qu'il ne serait pas juste d'en faire comparaison.

Vauvenargues,
Réflexions critiques (1746).

XIX^e SIÈCLE

Molière, jusqu'à sa mort, fut en progrès continuel dans la poésie du comique. Qu'il ait été en progrès dans l'observation morale et ce qu'on appelle le haut comique, celui du *Misanthrope*, du *Tartuffe* et des *Femmes savantes*, le fait est trop évident et je n'y insiste pas; mais autour, au travers de ce développement, où la raison de plus en plus ferme, l'observation de plus en plus mûre ont leur part, il faut admirer ce surcroît toujours montant et bouillonnant de verve comique, très folle, très riche, inépuisable, que je distingue fort, quoique la limite soit malaisée à définir, de la farce un peu bouffonne et de la lie un peu scarronesque où Molière trempa au début... Quoi qu'on ait dit, *Monsieur de Pourceaugnac*, *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire* attestent au plus haut point ce comique jaillissant et imprévu... Pourceaugnac, M. Jourdain, Argan, c'est le côté de Sganarelle continué, mais plus poétique, plus dégagé de *la Farce du Barbouillé*, plus enlevé souvent par delà le réel...

Sainte-Beuve,
Nouveaux Lundis, X (1868).

A la vérité, ce que Molière a voulu faire, il l'a fait d'une manière incomparable. C'est un des plus grands peintres de l'humanité que l'humanité ait produits. Il a enfoncé plus loin qu'aucun autre avant lui dans la connaissance de l'homme et l'anatomie des caractères. Il n'a pris en général que les caractères les plus généraux, mais il les a marqués d'une telle empreinte que personne n'y peut revenir après lui. Le vaniteux *(le Bourgeois gentilhomme)*, le faux savant *(les Femmes savantes)*, le faux bel esprit *(les Précieuses ridicules)*... sont restés peints pour toujours depuis qu'il les a jetés sur la toile.

E. Faguet,
XVII^e siècle (1889).

La comédie de Molière nous offre un vaste tableau de la France du XVII^e siècle étonnant de couleur et de vie. On entrevoit à peine

le paysan, naïf et finaud... On entrevoit le peuple... Le peuple honnête, rude en ses manières, cru en son langage, solidement loyal et bon, est représenté par les servantes. Les bourgeois sont nombreux et divers comme leur classe : M. Dimanche, le marchand, créancier né des gentilshommes, et né pour être payé en monnaie de singe; M^me^ Jourdain, toute proche du peuple par son bon sens, sa tête chaude, sa parole bruyante, et sa bonté foncière; Jourdain, Arnolphe, les bourgeois vaniteux qui jouent au gentilhomme, prennent des noms de terre ou frayent avec des nobles dont la compagnie leur coûte cher... Voici enfin la noblesse de Paris et de la cour : le noble ruiné qui se fait escroc, Dorante... Il est remarquable que Molière a si bien posé les traits caractéristiques des diverses classes de la société française, qu'à travers toutes les révolutions les grandes lignes de ses études restent vraies.

G. Lanson,
Histoire de la littérature française (1894).

XX^e^ SIÈCLE

... *Le Bourgeois gentilhomme* n'est ni une étude sociale, ni une étude de caractère. La pièce est bâtie à la diable. Les deux premiers actes ne sont rien qu'une série de *lazzi*. L'action ne commence qu'au III^e^ acte. Elle reste extrêmement sommaire, d'une invraisemblance parfaite et sereine. La matière manque tellement que Molière recommence pour la troisième fois la scène du double dépit amoureux, qu'il avait déjà reprise en 1667 pour meubler le vide du II^e^ acte de *Tartuffe*. Les caractères ne sont même pas tous cohérents. Dorante commence par promettre beaucoup. Ce gentilhomme élégant est d'une indélicatesse froide. Il annonce le chevalier d'industrie. Il pouvait fournir la matière d'une étude très neuve. Mais Molière s'arrête en chemin et le Dorante du dernier acte est devenu un personnage sympathique.

Ces défauts seraient graves si *le Bourgeois gentilhomme* était une grande comédie. Ils n'ont aucune importance dans une comédie-ballet, et celle-ci prise telle qu'elle est, avec les libertés du genre, dans son vrai ton et son exact éclairage, est une des œuvres les plus heureuses de Molière, par sa verve endiablée, la valeur amusante de M^me^ Jourdain et surtout la vie prodigieuse de M Jourdain.

A. Adam,
Histoire de la littérature française au XVII^e^ siècle (1952).

QUESTIONS SUR LE PREMIER ACTE

Scène première. — Le maître de musique et le maître de danse ont-ils exactement la même conception de leur art respectif? Sont-ils également désintéressés? De quelle manière jugent-ils M. Jourdain?

Scène II. — Par quels traits Molière fait-il ressortir la sottise, la vanité, la prétention de M. Jourdain? Quelles indications complémentaires la scène nous donne-t-elle sur le caractère des deux maîtres? Que vous semble de la façon dont M. Jourdain se connaît en musique? Molière est-il le seul écrivain qui ait critiqué l'ignorance, la fatuité, le manque de goût du « bourgeois »?

Sur le premier acte. — L'intrigue est-elle nouée à la fin du premier acte? Résumez les traits qui ébauchent le personnage principal. Recherchez les indications disséminées qui permettent de prévoir certaines scènes dans la suite.

QUESTIONS SUR LE DEUXIÈME ACTE

Scène première. — Qu'est-ce qui sépare l'acte I de l'acte II?

— Ne peut-on pas rapprocher, à cet égard, *le Bourgeois gentilhomme* de la comédie latine? Y a-t-il d'autres pièces de Molière réalisées sur le même modèle?

— Que pensez-vous de la manière dont M. Jourdain conçoit la musique de chambre?

— Quels détails nous montrent que M. Jourdain n'a pas plus de goût en ce qui concerne la danse qu'en ce qui regarde la musique?

Scène II. — Remarquez qu'après chaque leçon, M. Jourdain est complimenté; mais ces compliments ne viennent jamais du professionnel qui lui a donné la leçon. Pourquoi?

— Que pensez-vous du profit que M. Jourdain compte tirer de la pratique des armes?

Scène III. — Comment M. Jourdain accueille-t-il le maître de philosophie?

— En quoi le changement d'attitude du philosophe est-il plaisant et nous renseigne-t-il sur son véritable caractère?

Scène IV. — Comment cette scène complète-t-elle ce que nous savons du philosophe? de M. Jourdain? annonce-t-elle une partie de l'intrigue qui suit?

Scène V. — Les garçons tailleurs ont-ils le même caractère que le maître tailleur ? Comment celui-ci traite-t-il M. Jourdain ?

— Que pensez-vous de la toilette du Bourgeois gentilhomme ?

— Quels traits nouveaux cette scène ajoute-t-elle à ce que nous savons déjà de M. Jourdain ?

QUESTIONS SUR LE TROISIÈME ACTE

Scène II. — Comment se divise cette scène ? Avec quelle réplique le dialogue change-t-il de ton ?

Scène III. — Comment Mme Jourdain, dès ses premières paroles, renouvelle-t-elle la mauvaise humeur de son mari ?

— Indiquez les répliques qui montrent l'accord complet de la maîtresse et de la servante ? Nicole a-t-elle des raisons valables de juger les manies de son maître ?

— Comment M. Jourdain justifie-t-il la présence des maîtres qu'il a arrêtés ? En quoi est-il dans son tort ?

— Dans cette longue scène, comment Molière parvient-il à tenir constamment éveillée l'attention du spectateur ? Quels renseignements y donne-t-il qui préparent les péripéties suivantes ?

— Pourquoi Nicole n'intervient-elle pas pour soutenir Mme Jourdain quand elle fait le procès de Dorante ?

— Pourriez-vous, d'après cette scène, esquisser le caractère de Mme Jourdain ? Quelles sont ses qualités ? quels sont ses défauts ?

Scène IV. — Comment peut-on diviser cette scène ?

— Comment nous est présenté le caractère de Dorante ? Que pensez-vous du stratagème de Dorante pour tirer de l'argent de M. Jourdain ? Ne vous rappelle-t-il pas certaine fable de La Fontaine ? certaine aventure de Gil Blas de Lesage ? ou même le *Panurge* de Rabelais ? ou plus près de nous, une mésaventure de *Tartarin*, quand il revient de l'affût nocturne ? Quelles conclusions tirez-vous de ces rapprochements ?

Scène V. — Quelle est l'attitude de Mme Jourdain devant Dorante ?

Scène VI. — Pourquoi Mme Jourdain s'inquiète-t-elle de voir Dorante rester avec M. Jourdain ?

Scène VII. — A quoi sert cette scène ? Quels nouveaux détails apporte-t-elle ?

Scènes VIII, IX, X. — Quelle est l'utilité de ces scènes ? En quoi sont-elles plaisantes ? En ravivant l'amour de Cléonte, ne facilitent-elles pas la demande en mariage ?

SCÈNE XII. — Relevez, dans la tirade de Cléonte, les allusions à la question des gentilshommes de noblesse douteuse. Connaissez-vous des exemples historiques d'usurpation de titres ? Comment la noblesse pouvait-elle en acquérir honnêtement au XVII^e siècle ? M. Jourdain a-t-il tort de prétendre s'élever au-dessus de sa condition ? L'ambition est-elle toujours vaine et condamnable ?

SCÈNE XIII. — En quoi cette scène laisse-t-elle prévoir la bouffonnerie qui termine la comédie ?

SCÈNES XV et XVI. — Quels sont les traits principaux du caractère de Dorimène ? En quoi, dans ces scènes, se précisent les caractères de M. Jourdain ? et de Dorante ?

QUESTIONS SUR LE QUATRIÈME ACTE

SCÈNE PREMIÈRE. — Que pensez-vous de l'érudition culinaire et du langage de Dorante dans la tirade : « Monsieur Jourdain a raison, Madame, etc... » ? Qu'y a-t-il de maladroit dans la manière dont M. Jourdain fait la cour à Dorimène ?

SCÈNE II. — Quels traits nouveaux cette scène apporte-t-elle au caractère de M^me Jourdain ?

SCÈNE III. — Par quels procédés Covielle s'assure-t-il, dès l'abord, la sympathie du bourgeois ? Comment ensuite impose-t-il son invraisemblable stratagème ?

SCÈNE IV. — Comment se fait-il que M. Jourdain, qui n'a pas reconnu Covielle déguisé, ne reconnaisse pas davantage Cléonte devenu fils du Grand Turc ?

SUR LE QUATRIÈME ACTE. — Indiquez à partir de quel moment et au moyen de quels procédés Molière passe, insensiblement et sans trop choquer le sens commun, de la comédie à la farce. L'action ne pouvait-elle pas s'arrêter ici ?

QUESTIONS SUR LE CINQUIÈME ACTE

SCÈNE PREMIÈRE. — Depuis que M. Jourdain a reçu la dignité de mamamouchi, il a pris un ton plus emphatique. Relevez les jeux de scène et les répliques dans lesquels apparaît ce nouveau caractère ? Par contraste, M^me Jourdain affecte de plus en plus un ton plébéien. Quelles sont les raisons de ces changements d'attitudes ?

Scène II. — Comment Dorante justifie-t-il sa présence et celle de Dorimène dans la maison d'où M^me^ Jourdain les a chassés ? En quoi la scène est-elle utile au dénouement ?

Scène III. — Montrez en quoi M. Jourdain, malgré sa dignité nouvelle et l'importance qu'il se donne, reste ridicule dans ses compliments à Dorimène.

Scène IV. — En quoi cette scène achève-t-elle de rendre M. Jourdain ridicule ?

Scène V. — Comment Molière a-t-il rendu vraisemblable le revirement de Lucile qui accepte si facilement d'épouser le fils du Grand Turc ?

Scène VI. — Que valent les motifs invoqués par M^me^ Jourdain pour s'opposer au mariage de sa fille ? Rapprochez les paroles et les attitudes de M. Jourdain quand sa femme accepte le mariage de Lucile, de celles de Chrysale, au moment du mariage d'Henriette. Le dénouement de la pièce est-il vraisemblable ?

SUJETS DE DEVOIRS

Lettre :

Un bon bourgeois de Paris, qui a assisté à la première représentation publique du *Bourgeois gentilhomme*, sur le théâtre du Palais-Royal, le 23 novembre 1670, écrit à l'un de ses amis de province pour lui conter le succès de la pièce.

Dissertations :

Les jeux de scène dans *le Bourgeois gentilhomme*. En quoi contribuent-ils non seulement à rendre l'action plaisante, mais encore à préciser les caractères (en particulier celui de M. Jourdain) ?

— Faites, à la manière de La Bruyère, le portrait de M. Jourdain, bourgeois gentilhomme.

— Comparez M^me^ Jourdain et Chrysale.

— M. Jacquinet, dans la notice du *Bourgeois gentilhomme* (édition Belin), écrit : « La dernière de nos révolutions (1870), sous le flot démocratique de laquelle tout s'est aplani, si elle n'a pas mis fin au sot besoin de se distinguer du commun par un nom de naissance ou par un titre, paraît bien en avoir effacé, sinon détruit, le relief comique sans retour » (p. XLIII). Vous semble-t-il, au contraire, que le ridicule, si plaisamment raillé par Molière, garde, encore aujourd'hui, son relief comique ?

— Déterminez, dans *le Bourgeois gentilhomme*, la part de la fantaisie, de la farce, de la comédie profonde — et donnez votre impression sur l'art de Molière.

— En quoi M. Jourdain peut-il être considéré comme l'ancêtre des « nouveaux riches » ?

— Molière s'est souvent moqué des philosophes. Métaphraste dans *le Dépit amoureux*, Pancrace et Marphurius dans *le Mariage forcé*, Robinet dans *la Comtesse d'Escarbagnas* ont tour à tour excité sa verve. En quoi le maître de philosophie est-il le plus plaisant, le plus complet, le plus ridicule de tous ces personnages ? Comment Molière combat-il la fausse science et ses méthodes surannées ?

— Imaginez qu'un auteur comique d'aujourd'hui veuille reprendre le thème du *Bourgeois gentilhomme* et le moderniser. Résumez acte par acte l'action ainsi transposée.

— Commentez, dans *le Bourgeois gentilhomme* (III, XII) la demande en mariage de Cléonte (« Monsieur, la plupart des gens... » jusqu'à la fin : « Je vous dirai franchement que je ne suis pas gentilhomme. »)

— A quoi servent les rôles de Covielle et de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme ?* Sont-ils aussi importants que les rôles des valets et des servantes dans les autres pièces de Molière ?

— Les différences et les analogies entre M. Jourdain et M. Poirier (d'Émile Augier).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Résumé chronologique de la vie de Molière	4
Notice sur « le Bourgeois gentilhomme »	5
Bibliographie sommaire	11
Premier acte	13
Deuxième acte	24
Troisième acte	42
Quatrième acte	77
Cinquième acte	90
Jugements sur « le Bourgeois gentilhomme »	108
Questions sur « le Bourgeois gentilhomme »	111
Sujets de devoirs	115

Imp. Larousse, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).
Août 1933. — Dépôt légal 1933-3e. — No 2301. — No de série Editeur 2258
Imprimé en France (*Printed in France*). — 35.658 G-10-62.

les dictionnaires Larousse

sont constamment tenus à jour.

en un volume

PETIT LAROUSSE

Une netteté incomparable (imprimé en offset). Les mots les plus récents; toutes les définitions renouvelées. Des renseignements encyclopédiques rigoureusement à jour aussi bien dans la partie « vocabulaire » que dans la partie « noms propres ».
1 808 pages 14,5 × 21 cm, 5 130 ill. et 114 cartes en noir, 48 h.-t. en couleurs, atlas de 24 pages.

Existe également en édition de luxe, papier bible, reliure pleine peau.

LAROUSSE CLASSIQUE *édition revue et augmentée*

Le dictionnaire du baccalauréat, de la 6e à l'examen : sens moderne et classique des mots, tableaux de révision, cartes historiques, etc. 1 290 pages (14 × 20 cm), 53 tableaux historiques, 153 planches en noir, 48 h.-t. et 64 cartes en noir et en couleurs.

en deux volumes (21 × 30 cm)

LAROUSSE UNIVERSEL

Plus de 2 000 pages. Le dictionnaire du « juste milieu ». 138 423 articles, des milliers de gravures, de planches en noir et en couleurs, 535 reproductions des chefs-d'œuvre de l'Art.

en six volumes (25 × 32 cm)

LAROUSSE DU XXe SIÈCLE

Le grand dictionnaire encyclopédique, équivalent d'une bibliothèque de 400 volumes. 6 740 pages, 238 500 articles, 46 950 gravures ou cartes et 460 hors-texte en noir et en couleurs.

en dix volumes (21 × 27 cm)

GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

Dans l'ordre alphabétique, toute la langue française, toutes les connaissances humaines. 10 000 pages, 450 000 acceptions, 22 000 illustrations, 400 hors-texte en couleurs. **En souscription.**

Dictionnaires pour l'étude du langage

une collection d'ouvrages (13,5 × 20 cm) indispensables pour une connaissance approfondie de la langue française et une sûre appréciation de sa littérature :

DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES
par Maurice Rat. 462 pages; édition augmentée.

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE
couronné par l'Académie française. Par Adolphe V. Thomas. 448 pages.

DICTIONNAIRE DES SYNONYMES
couronné par l'Académie française. Par R. Bailly. 640 pages.

DICTIONNAIRE ANALOGIQUE
par Ch. Maquet. Les mots par les idées, les idées par les mots. 600 pages.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
par A. Dauzat, édition revue et augmentée. 864 pages.

DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS
par R. Grandsaignes d'Hauterive. 604 pages.

DICTIONNAIRE DES NOMS DE FAMILLE
et Prénoms de France. Par A. Dauzat. 652 pages.

DICTIONNAIRE DES PROVERBES
sentences et maximes. Par M. Maloux. 648 pages.

DICTIONNAIRE DES RIMES FRANÇAISES
méthodique et pratique. Par Ph. Martinon. 296 pages. *Nouveauté.*

GRAMMAIRE LAROUSSE DU XX^{e} SIÈCLE

La grande grammaire du français d'aujourd'hui. Les exposés théoriques sont suivis de nombreux exemples permettant de surmonter toutes les difficultés grammaticales. *Nouvelle présentation, relié toile.*

GRAMMAIRE FRANÇAISE *nouveauté*

par J. Dubois, G. Jouannon et R. Lagane. Cet ouvrage répond parfaitement aux programmes officiels qui prévoient :
« les élèves auront entre les mains et conserveront pendant toute la durée de leurs études une grammaire française... »
Il contient l'ensemble des règles grammaticales, ainsi que des notions de versification, de phonétique et des aperçus sur le style. L'index détaillé permet une consultation rapide.

PHONÉTIQUE ET GRAMMAIRE HISTORIQUES DE LA LANGUE FRANÇAISE

par A. Dauzat. Les multiples transformations subies par la langue française jusqu'à nos jours.

MANUEL DE FRANÇAIS COMMERCIAL À L'USAGE DES ÉTRANGERS

par G. Mauger et Jacqueline Charon. A la fois un traité de commerce pratique et un traité de rédaction commerciale composé spécialement pour les étrangers. Sujets d'essais, exercices de syntaxe et de rédaction, sujets de lettres, conseils, etc.

l'essentiel des connaissances de notre temps
présenté dans l'ordre méthodique

MÉMENTO LAROUSSE

le complément des dictionnaires en un volume

Vingt-cinq ouvrages en un seul. Un volume de 956 pages (13,5 × 20 cm), illustré d'un très grand nombre de cartes, cartons, gravures, planches, tableaux, etc., dont 25 en couleurs. Relié.

Aperçu des matières : Droit usuel — Grammaire — Littérature — Histoire — Géographie — Mathématiques — Physique — Chimie — Histoire naturelle — Comptabilité — Dessin — Musique, etc.

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE

le complément des grands dictionnaires

Deux forts volumes (21 × 30 cm), renfermant un ensemble de grands traités sur toutes les branches du savoir humain. Un ouvrage utile aux étudiants comme à toute personne soucieuse d'entretenir sa culture.

2 386 pages, 6 500 gravures et cartes dans le texte, 55 planches et cartes hors texte en couleurs et en noir. Reliés sous jaquette illustrée.

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE POUR LA JEUNESSE

Cette encyclopédie d'une formule entièrement nouvelle constitue pour les adolescents un fonds de bibliothèque leur offrant, sous une forme attrayante, la masse des connaissances acquises au cours de leurs années scolaires, de la 6e à la 3e (5 vol. en tout), augmentées d'anecdotes, de contes et de récits historiques.

Chaque volume, relié (16,5 × 23 cm), sous jaquette en couleurs, 480 pages, 1500 illustrations en couleurs et en noir.

dans la collection
in-quarto Larousse

LITTÉRATURE FRANÇAISE

en DEUX VOLUMES (21 x 30 cm), publiée sous la direction de J. Bédier et P. Hazard, de l'Académie française. Edition refondue et augmentée par P. Martino.

Cette édition de la célèbre histoire de la Littérature française de Bédier et Hazard se présente avec toutes les garanties de la recherche scientifique la plus consciencieuse et la plus actuelle. Elle accorde au mouvement littéraire contemporain la place qui doit lui revenir.

Ces deux volumes forment de plus, par leurs centaines d'illustrations en noir et en couleurs, une grande et magnifique « littérature française en images ».

1010 pages, 1107 illustrations, 12 planches en couleurs. Index alphabétique de 4000 noms.

dans la même collection :

HISTOIRE DE FRANCE (2 vol.) — LA FRANCE, géographie, tourisme (2 vol.) — L'ART ET L'HOMME (3 vol.) — LA MUSIQUE, des origines à nos jours — ASTRONOMIE, les astres, l'univers — LA TERRE, notre planète — LA MONTAGNE — LA MER — LA VIE DES PLANTES — LA VIE DES ANIMAUX (2 vol.) — GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE LAROUSSE (3 vol.) — HISTOIRE UNIVERSELLE (2 vol.) — LA VIE.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

LETTRES - ARTS - SCIENCES - SPECTACLES

Reflet hebdomadaire du mouvement intellectuel en France et dans le monde. Articles de fond, chroniques, nouvelles, romans, enquêtes, avec la collaboration des plus grands écrivains contemporains.

VIE ET LANGAGE

Revue mensuelle consacrée sous une forme attrayante à tous les problèmes de langage. L'organe de ceux qui, à travers le monde, enseignent, apprennent, lisent, parlent le français et désirent le mieux connaître.

Vente au numéro et abonnements chez tous les libraires et LAROUSSE, 114, boulevard Raspail Paris-6e

CLASSIQUES LAROUSSE

XIX[e] siècle

BALZAC : Le Cousin Pons, 2 vol. La Cousine Bette, 2 vol. Eugénie Grandet, 2 vol. Le Lys dans la Vallée. Le Médecin de campagne. Les Paysans. Le Père Goriot, 2 vol. La Recherche de l'Absolu. 12 vol.

BAUDELAIRE : Les Fleurs du mal. Petits poèmes en prose et pages choisies de prose, 2 vol.

BERNARD (Cl.) : Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.

BOURGET : Le Disciple.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive.

B. CONSTANT : Adolphe.

P.-L. COURIER : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary. Salammbô. Trois Contes. 3 vol.

E. FROMENTIN : Dominique.

Th. GAUTIER : Pages choisies.

HUGO : Les Châtiments. Choix de poésies lyriques. Les Contemplations. Feuilles d'automne; Les Chants du crépuscule. Hernani. Légende des siècles, 2 vol. Les Misérables, 2 vol. N.-D. de Paris. Odes et Ballades; Les Orientales. Préface de Cromwell et autres préfaces dramatiques. Ruy Blas. Les Travailleurs de la mer. Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. Derniers Recueils lyriques. 16 vol.

LABICHE : Le Voyage de M. Perrichon.

LAMARTINE : Jocelyn, 2 vol. Méditations. Harmonies. Recueillements.

Mallarmé et le symbolisme (*).

MAUPASSANT : Contes choisis. Bel-Ami (*). 2 vol.

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. Théâtre de Clara Gazul. 3 vol.

MICHELET : Pages choisies, 2 vol. Jeanne d'Arc.

MUSSET : Les Caprices de Marianne. Poésies choisies. Œuvres choisies en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 7 vol.

NERVAL : Pages choisies.

NODIER : Contes choisis.

RENAN : L'Avenir de la Science. Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

RIMBAUD : Pages choisies.

SAINTE-BEUVE : Causeries du Lundi, 3 vol. Port-Royal. Chateaubriand et son groupe littéraire. Volupté. 6 vol.

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 vol. La Mare au Diable, Lettres d'un voyageur.

Mme DE STAËL : De la Littérature; De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 vol. La Chartreuse de Parme.

Aug. THIERRY : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre. 2 vol.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY : Cinq-Mars. Poésies choisies. Chatterton. Le Journal d'un poète. Servitude et grandeur militaires. Stello. 6 vol.

ZOLA : L'Assommoir. Germinal. 2 vol.

XX[e] siècle

ANOUILH : La Répétition ou l'Amour puni.

BARRÈS : La Colline inspirée.

BERNANOS : Sous le Soleil de Satan.

CLAUDEL : Le Soulier de satin.

COCTEAU : La Machine infernale (*).

DUHAMEL : Chronique des Pasquier, 2 v.

FRANCE : Le Crime de Sylvestre Bonnard; Les dieux ont soif.

GIDE : Les Faux-Monnayeurs.

GIRAUDOUX : La guerre de Troie n'aura pas lieu.

LOTI : Pêcheur d'Islande. Le Mariage de Loti.

MALRAUX : La Condition humaine.

R. MARTIN DU GARD : Les Thibault, 2 vol.

MAURIAC : Le Mystère Frontenac.

MAUROIS : La Vie de Disraëli.

MONTHERLANT (de) : Les Bestiaires.

PÉGUY : Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc.

PROUST : Du côté de chez Swann.

R. ROLLAND : Jean-Christophe, 2 vol.

J. ROMAINS : Les Hommes de bonne volonté, 2 vol.

SAINT-EXUPÉRY : Terre des Hommes.

VALÉRY : Charmes.

(*) Titres en préparation.

En vente chez tous les Libraires.

les dictionnaires LAROUSSE

DICTIONNAIRES EN UN VOLUME

PETIT LAROUSSE
LAROUSSE CLASSIQUE
LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE
PETIT DICTIONNAIRE FRANÇAIS
LAROUSSE DES DÉBUTANTS
MON PREMIER LAROUSSE EN COULEURS
MON LAROUSSE EN IMAGES

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES

EN DEUX VOLUMES
LAROUSSE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES
LAROUSSE DU XX^e SIÈCLE

EN DIX VOLUMES
GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE

DICTIONNAIRES MÉTHODIQUES

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS
DICTIONNAIRE DES SYNONYMES
DICTIONNAIRE ANALOGIQUE
DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE
DICTIONNAIRE D'ANCIEN FRANÇAIS
DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS FRANÇAISES
DICTIONNAIRE DES PROVERBES

ENCYCLOPÉDIES EN UN VOLUME

MÉMENTO LAROUSSE
ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE DES ENFANTS
ENCYCLOPÉDIES LAROUSSE POUR LA JEUNESSE

ENCYCLOPÉDIE EN DEUX VOLUMES

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE

P9-DKN-711